Utrecht University Library
Partner in Science
Universiteit Utrecht

Lettres écrites de Lausanne

https://hdl.handle.net/1874/365265

LETTRES
ÉCRITES
DE LAUSANNE.
SECONDE PARTIE.

LETTRES
ÉCRITES
DE LAUSANNE
SECONDE PARTIE.

CALISTE

OU

SUITE

DES LETTRES

ÉCRITES DE LAUSANNE.

SECONDE PARTIE.

A GENEVE,

Et se trouve

A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.

CALISTE

OU

SUITE

DES LETTRES

SUR LA POÉSIE.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

SUPPOSÉ que cette seconde Partie soit aussi bien accueillie du Public que l'a été la première, nous tâcherons de nous procurer quelques-unes des lettres que les personnes que nous lui avons fait connoître ont dû s'écrire depuis.

CALISTE,

OU

CONTINUATION

DES LETTRES

ÉCRITES DE LAUSANNE.

DIX-HUITIEME LETTRE.

Nous attendons votre réponse dans une jolie maison à trois quarts de lieues de Lausanne, que l'on m'a prêtée. Les étrangers qui demandoient à louer la mienne, & qui l'ont louée, étoient pressés d'y entrer. J'y ai laissé tous mes meubles; de sorte que nous n'avons eu ni fatigue ni embarras. Il seroit possible que la neige ne se fondant pas, ou se fondant tout-à-coup, nous ne pussions partir aussi-tôt

que nous le voudrions. A préſent cela m'eſt aſſez égal; mais au moment où nous quittâmes Lauſanne j'aurois voulu avoir plus loin à aller, & des objets plus nouveaux à préſenter aux yeux & à l'imagination de ma fille : quelque tendreſſe qu'on ait pour une mère, il me ſembloit que ſe trouver toute ſeule avec elle au mois de Mars, pouvoit paroître un peu triſte. C'eût été la première fois que j'aurois vu Cécile s'ennuyer avec moi, & déſirer que notre tête à tête fût interrompu. Je vous avoue que, redoutant cette mortification, j'avois fait tout ce que j'avois pu pour me l'épargner. Un porte-feuille d'eſtampes que m'avoit prêté M. d'Ey * *; les Mille & une Nuits, Gilblas, les Contes d'Hamilton & Zadig avoient pris les devans avec un piano-forté & une proviſion d'ouvrage. D'autres choſes qui n'étoient pas dues à mes ſoins ont plus fait que mes ſoins. Mylord, ſon parent, un malheureux chien, un pauvre nègre..... Mais, je veux reprendre toute notre hiſtoire de plus haut.

Après vous avoir écrit, je me diſpoſai à aller dans une maiſon où je devois trouver tout le beau monde de Lauſanne. Je conſeillai à Cécile de n'y venir qu'une demi-heure après moi,

quand j'aurois offert ma maiſon & annoncé notre départ ; mais elle me dit qu'elle étoit intéreſſée à voir l'impreſſion que je ferois. Vous la verrez, lui dis-je ; il n'y aura que la première ſurpriſe & les premières queſtions que mon arrangement vous épargnera. Non maman, dit-elle, laiſſez-moi voir l'impreſſion toute entière ; que j'en aye tout le plaiſir ou tout le chagrin. A vos côtés, appuyée contre votre chaiſe, touchant votre bras, ou ſeulement votre robe, je me ſentirai forte de la plus puiſſante, comme de la plus aimable protection. Vous ſavez bien maman combien vous m'aimez, mais non pas combien je vous aime, & que vous ayant, vous, je pourrois ſuporter de tout perdre, & renoncer à tout. Allons maman, vous êtes trop poltronne, & vous me croyez bien plus foible que je ne ſuis. Eſt-il beſoin, mon amie, de vous dire que j'embraſſai Cécile, que je pleurai, que je la ſerrai contre mon ſein ; qu'en marchant dans la rue, je m'appuyai ſur ſon bras, avec encore plus de plaiſir & de tendreſſe qu'à l'ordinaire ; qu'en entrant dans la ſalle j'eus ſoin avant tout qu'une chaiſe fut placée pour elle, un peu derrière la mienne. Ah ! ſans doute,

vous imaginez, vous voyez tout cela ; mais, voyez-vous auſſi mon pauvre couſin, & ſon ami l'anglois, venir à nous d'un air inquiet, cherchant dans nos yeux l'explication de je ne ſais quoi qu'ils y voyent de nouveau & d'étrange. Mon couſin, ſur-tout, me regardoit, regardoit Cécile, ſembloit déſirer & craindre à la fois que je ne parlaſſe ; & l'autre qui voyoit cette agitation, partageoit ſon intérêt entre lui & nous, & tantôt paſſoit machinalement le bras autour de M*** ; tantôt mettoit la main ſur ſon épaule, comme pour lui dire je deviens véritablement votre ami ; ſi on vous apprend quelque choſe de fâcheux, vous trouverez un ami dans un étranger chez qui vous n'avez vu juſqu'ici que de la ſimpathie, un certain rapport de caractère ou de circonſtance. Moi, qui n'avois ſongé tout le jour à votre lettre & à ma réponſe, que relativement à ma fille, qui n'avois ſongé qu'à elle & à ſes impreſſions, je fus ſi touchée de ce que je voyois de la paſſion de l'un de ces hommes, de la tendre compaſſion de l'autre, du ſentiment & de l'habitude qui s'étoient établis entr'eux & nous, & de l'eſpèce d'adieu qu'il falloit leur dire, que je me mis à pleurer.

Jugez ſi cela les raſſura, & ſi ma fille fut ſurpriſe.

Notre ſilence n'étoit plus ſupportable ; l'inquiétude augmentoit ; mon parent pâliſſoit, Cécile preſſoit mon bras & me diſoit tout bas : mais maman, qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ? Je ſuis folle, leur dis-je enfin. De quoi s'agit-il ? d'un voyage qui ne nous mène pas hors du monde, pas même au bout du monde. Le Languedoc n'eſt pas bien loin. Vous, monſieur, vous voyagez, je puis eſpérer de vous revoir ; & vous, mon couſin, vous allez du même côté que moi. Nous avons envie d'aller voir une parente fort aimable, & qui m'eſt fort chère. Cette parente a auſſi envie de nous voir ; rien ne s'y oppoſe, & je ſuis réſolue à partir bientôt. Allez mon couſin, dire à monſieur & madame *** que ma maiſon eſt à louer pour ſix mois.

Il le leur dit. L'anglois s'aſſit. Les tuteurs de ma fille, & leurs femmes, accoururent : Mylord nous voyant occuppées à leur répondre, s'appuya contre la cheminée, regardant de loin. Le Bernois vint nous témoigner ſa joie de ce qu'il paſſeroit l'été plus à portée de nous qu'il ne l'auroit cru ; enſuite, vinrent les

étrangers qui louèrent sur le champ ma maison. Il ne restoit que l'embarras de nous loger en attendant votre réponse. On nous offrit un logement dans une maison de campagne que des Anglois ont quitté en automne. J'acceptai avec empressement; de sorte que tout fut arrangé, & devint public en un quart-d'heure ; mais la surprise, les questions, les exclamations durèrent toute la soirée. Les plus intéressés à notre départ en parlèrent le moins. Mylord se contenta de s'informer de la distance de l'habitation qu'on nous donnoit, & nous assura que de long-tems la route de Lyon ne seroit praticable pour des femmes : il demanda ensuite à son parent, si au lieu de commencer par Berne, Basle, Strasbourg Nancy, Metz, Paris, ils ne pourroient pas commencer leur tour de France par Lyon, Marseille & Toulouse. Vous seroit-il plus aisé alors, lui dit-on, de quitter Toulouse qu'à présent de n'y pas aller ? Je ne sai, dit Mylord plus foiblement & d'un air moins signifiant que je n'aurois voulu. Après avoir été six semaines à Paris, lui dit son parent, vous irez où vous voudrez.

Cécile me pria de l'associer à mon jeu,

disant qu'elle avoit son voyage dans la tête, de manière qu'elle ne joueroit rien qui vaille. Après le jeu je demandai à M. d'Ey** qu'il nous prêtât des estampes & des livres; mon parent m'offrit son piano-forté; je l'acceptai; sa femme n'est pas musicienne. Le Bernois, qui a ici son carosse & ses chevaux, me pria de les prendre pour me conduire à la campagne, & de permettre que son cocher pût savoir tous les matins, d'une laitière qui vient en ville, si je voulois me servir de lui pendant la journée. Ce sera moi, dit Mylord, qui toutes les fois qu'il fera un temps passable, irai demander les ordres de ces dames & qui vous les porterai. Cela est juste, dit son parent: de pauvres étrangers n'ont à offrir que leur zèle. Le Bernois nous dit ensuite qu'il n'auroit pas long-temps le plaisir de nous être bon à quelque chose, puisqu'il alloit à Berne pour tâcher de se faire élire du Deux-cent, ayant obtenu pour cela une prolongation de semestre. Comme son père est mort, & qu'il n'a point d'oncle qui soit Conseiller, on lui demanda s'il épouseroit une fille à Baretly. Le Deux-cent est le Conseil Souverain de Berne; le Baretly est le chapeau avec lequel on va

en Deux-cent, & on appelle fille à Baretly celle dont le père peut donner une place dans le Deux-cent à l'homme qu'elle épouse. Non assurément, dit-il, je n'ai pas un cœur à donner en échange d'un Baretly, & je ne voudrois pas recevoir sans donner. On parla des élections. On s'étonna que M. de *** eût déjà vingt-neuf ans. Il en a trente. Le Baillif parla du Sénat & des Sénateurs de Berne. Sénat, Sénateurs, mon oncle ! s'écria le neveu ; mais pourquoi non ? On m'a dit que les Bourguemaîtres d'Amsterdam étoient quelquefois appellés consuls par leurs cliens & par eux-mêmes. Et vous mon cher oncle ne seriez-vous point le pro-consul d'Asie, résidant à Athènes ? Mon neveu, mon neveu, dit la Baillive, qui a de l'esprit, avec ces plaisanteries-là il vous faudroit épouser deux ou trois Baretly pour être sûr de votre élection. Madame de **, la femme de mon parent, voyant tout le monde autour de nous, s'approcha à la fin, & s'adressant à son mari : & vous Monsieur, puisque ces dames partent, vous pourrez enfin vous résoudre à partir ; vous cesserez d'avoir tous les jours des lettres à écrire, des prétextes à imaginer. Il y a huit

jours, a-t-elle ajouté, en affectant de rire, que ses malles sont attachées sur sa voiture. Tout le monde se taisoit. Mais tout de bon, Monsieur, reprit-elle, quand partirez-vous ? Demain, Madame, ou ce soir, dit-il en pâlissant, & courant vers la porte, après avoir serré la main à son ami, il sortit de la salle & de la maison. En effet, il partit cette nuit même, éclairé par la lune & la neige.

Le lendemain, qui étoit lundi, & le surlendemain je fus en affaire, & ne voulus voir personne ; & mercredi dernier à midi nous étions en carosse, Cécile, Fanchon, Philax & moi sur le chemin de Renens. On avoit bien donné l'ordre d'ouvrir notre appartement, de faire du feu dans la salle à manger, & nous comptions faire notre dîner d'une soupe au lait & de quelques œufs. Mais en approchant de la maison, nous fûmes surprises de voir du mouvement, un air de vie, toutes les fenêtres ouvertes, de grands feux dans toutes les chambres qui le disputoient au soleil pour sécher & réchauffer l'air & les meubles. Arrivées à la porte, Mylord & son parent nous aidèrent à descendre de carosse, & portèrent dans la maison les boîtes & les paquets. La

table étoit mise, le piano-forté accordé, un air favori ouvert sur le pupitre; un coussin pour le chien auprès du feu, des fleurs dans des vases sur la cheminée : rien ne pouvoit être plus galant ni mieux entendu. On nous servit le meilleur dîné; nous bûmes du punch; ou nous laissa des provisions, un pâté, des citrons, du rum, & on nous supplia de permettre qu'on vint une fois ou deux chaque semaine dîner avec nous. Quant à prendre le thé, Madame, dit Mylord, je n'en demande pas la permission, vous ne refuseriez cela à personne. A cinq heures on leur amena des chevaux, ils les laissèrent à leurs domestiques, & comme le temps étoit beau, quoique très-froid, nous les reconduisîmes jusqu'au grand chemin. Au moment où ils alloient nous quitter, voilà un beau chien danois qui vient à nous rasant de son museau la terre couverte de neige, c'étoit un dernier effort, un monceau de neige l'arrête; il cherche d'un air inquiet, chancelle, & vient tomber aux pieds de Cécile. Elle se baisse. Mylord s'écrie & veut la retenir; mais Cécile lui soutenant que ce n'est pas un chien enragé, mais un chien qui a perdu son maître, un pauvre chien à moitié mort de fatigue, de

faim & de froid, s'obſtine à le careſſer. Les laquais ſont envoyés à la maiſon pour chercher du lait, du pain; tout ce qu'on pourra trouver. On apporte; le chien boit & mange, & lèche les mains de ſa bienfaitrice. Cécile pleuroit de plaiſir & de pitié. Attentive, en le ramenant avec elle, à meſurer ſes pas ſur ceux de l'animal fatigué, à peine regarde-t-elle ſon amant qui s'éloigne; toute la ſoirée fut employée à réchauffer, à conſoler cet hôte nouveau, à lui chercher un nom, à faire des conjectures ſur ſes malheurs, à prévenir le chagrin & la jalouſie de Philax. En ſe couchant, ma fille lui fit un lit de tous les habits qu'elle ôtoit, & cet infortuné eſt devenu le plus heureux chien de la terre. Au lieu de raiſonner, au lieu de moraliſer, donnez à aimer à quelqu'un qui aime; ſi aimer fait ſon danger, aimer ſera ſa ſauvegarde; ſi aimer fait ſon malheur, aimer ſera ſa conſolation: pour qui ſait aimer, c'eſt la ſeule occupation, la ſeule diſtraction, le ſeul plaiſir de la vie.

Voilà le mercredi paſſé, nous voilà établies dans notre retraite, & Cécile n'a pas l'air de pouvoir s'y ennuyer; elle n'a pas eu recours encore à la moitié de ſes reſſources à

les livres, l'ouvrage, les eſtampes ſont reſtés dans un tiroir.

Le jeudi vient, les fleurs, le chien, le piano ſuffiſent à ſa matinée. L'après-dîner elle va voir ie fermier qui occupe une partie de la maiſon ; elle careſſe ſes enfans, cauſe avec ſa femme ; elle voit porter du lait hors de la cuiſine, & elle apprend que c'eſt à un malade qu'on le porte, à un neigre mourant de la conſomption, que des Anglois dont il étoit le domeſtique ont laiſſé dans cette maiſon. Ils l'ont beaucoup recommandé au fermier & à la fermiere, & ont laiſſé à un banquier de Lauſanne l'ordre de leur payer toutes les ſemaines tant qu'il ſera en vie une penſion plus que ſuffiſante pour les metsre en état de le bien ſoigner. Cécile vint me trouver avec cette information & me ſupplia d'aller avec elle auprès du nègre, de lui parler anglois, de ſavoir de lui ſi nous ne pouvions rien lui donner qui lui fût agréable. On m'a dit, maman, qu'il ne ſavoit pas le françois ; qui ſait, dit-elle, ſi ces gens, malgré toute leur bonne volonté, devinent ſes beſoins. Nous y allâmes. Cécile lui dit les premiers mots d'anglois qu'elle eût jamais prononcés :

noncé : ce que l'amour avoit fait acquérir, l'humanité en fit uſage. Il parut les entendre avec quelque plaiſir. Il ne ſouffroit pas, mais il avoit à peine quelque reſte de vie. Doux, patient, tranquille, il ne paroiſſoit pas qu'il ſouhaitât ou regrettât rien : il étoit jeune cependant. Cécile & Fanchon ne l'ont preſque pas quitté. Nous lui donnions tantôt un peu de vin, tantôt un peu de ſoupe. J'étois aſſiſe auprès de lui avec ma fille, dimanche matin, quand il expira. Nous reſtâmes long-temps ſans changer de place.

C'eſt donc ainſi qu'on finit, maman, dit Cécile, & que ce qui ſent & parle, & ſe remue, ceſſe de ſentir, d'entendre, de pouvoir ſe remuer ? Quel étrange ſort ! naître en Guinée, être vendu par ſes parens, cultiver du ſucre à la Jamaïque, ſervir des Anglois à Londres, mourir près de Lauſanne ! Nous avons répandu quelque douceur ſur ſes derniers jours. Je ne ſuis, maman, ni riche ni habile, je ne ferai jamais beaucoup de bien ; mais puiſſé-je faire un peu de bien par-tout où le ſort me conduira, aſſez ſeulement pour que moi & les autres puiſſions croire que c'eſt un bien plutôt qu'un mal que j'y ſois venue ! Ce

pauvre négre ! mais pourquoi dire ce pauvre négre ? mourir dans ſon pays ou ailleurs, avoir vécu long-temps ou peu de temps, avoir eu un peu plus ou un peu moins de peine ou de plaiſir, il vient un moment où cela eſt bien égal : le Roi de France ſera un jour comme ce négre : & moi auſſi, interrompis-je, & toi.... & Mylord. Oui, dit-elle, c'eſt vrai ; mais ſortons à préſent d'ici. Je vois Fanchon qui revient de l'égliſe, je le lui dirai. Elle alla à la rencontre de Fanchon, & l'embraſſa & pleura, & revint careſſer ſes chiens en pleurant. On enterre aujourd'hui le négre. Nous avons vu dans cette occaſion la mort toute ſeule, ſans rien de plus : rien d'effrayant, rien de ſolemnel, rien de pathétique. Point de parens, point de deuil, point de regrets feints ou ſincères ; auſſi ma fille n'a-t-elle reçu aucune impreſſion lugubre. Elle eſt retournée auprès du corps deux ou trois fois tous les jours ; elle a obtenu qu'on le laiſſât couvert & dans ſon lit ſans le toucher, & que l'on continuât à chauffer la chambre. Elle y a lu & travaillé, & il m'a fallu être auſſi raiſonnable qu'elle. Ah ! que je ſuis contente de voir qu'elle n'a pas cette ſenſibilité qui

fait qu'on fuit les morts, les mourans, les malheureux ! Au reſte, je ne lui vois pas non plus l'activité qui les cherche, & j'avoue que j'en ſuis bien aiſe auſſi. Je ne l'aimerois que chez une Madeleine pénitente : les Madeleines pécheresſes, elles-mêmes, ne devroient faire du bien qu'à petit bruit, autrement elles ont l'air d'acheter du monde comme de Dieu, non des pardons, mais des indulgences.... Je me tais ! je me tais ! & j'en ai déjà trop dit. Qu'importe aux pauvres qu'on ſoulage, l'air qu'on a en les ſoulageant. Si quelqu'une des femmes dont je parle devoit lire ceci, je dirois : ne faites aucune attention à mes imprudentes paroles, ou donnez leur une attention entière ; continuez à faire du bien, ne vous privez pas des bénédictions des malheureux, & n'attirez pas ſur moi leurs malédictions, ni la condamnation de celui qui vous a dit que la charité couvre une multitude de péchés. Je vous ai exhortées à faire l'aumône en ſecret. C'eſt l'aumône ſecrette qui eſt la plus agréable à Dieu, & la plus ſatisfaiſante pour notre cœur, parce que le motif en eſt plus ſimple, plus pur, plus doux, moins mêlé de cet amour-propre qui tourmente la

vie; mais ici l'action eſt plus importante que le motif, & peut-être que la bonne action rendra les motifs meilleurs, parce que la vue du pauvre ſouffrant & affligé ; la vue du pauvre ſoulagé & reconnoiſſant pourra attendrir votre cœur & le changer.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

MONSIEUR,

VOUS paroiſſiez ſi triſte hier que je ne puis m'empêcher de vous demander quel ſujet de chagrin vous avez. Vous refuſerez peut-être de le dire, mais vous ne pourrez pas me ſavoir mauvais gré de l'avoir demandé : je n'ai depuis hier que votre image dans l'eſprit. Mylord vient nous voir preſque tous les jours. Il eſt vrai qu'il ne reſte d'ordinaire qu'un moment. Vous paroît-il qu'on y faſſe attention à Lauſanne, & qu'on puiſſe me blâmer de le recevoir ? Vous le connoiſſez autant qu'un jeune homme eſt connoiſſable ; vous connoiſſez ſes parens, & leur façon de penſer, je ne doute pas que vous n'ayez lu dans le cœur de Cécile, dites-moi comment je dois me conduire. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante.

VINGTIEME LETTRE.

MADAME,

IL eſt vrai que je ſuis fort triſte. Je ſuis ſi éloigné de vous ſavoir mauvais gré de votre queſtion que j'avois déjà réſolu de vous faire mon hiſtoire, mais je l'écrirai; ce ſera une ſorte d'occupation & de diſtraction, & la ſeule dont je ſois ſuſceptible. Tout ce que je puis vous dire, Madame, touchant Mylord, c'eſt que je ne lui connois aucun vice. Je ne ſai s'il aime Mademoiſelle Cécile autant qu'elle le mérite; mais je ſuis preſque ſûr qu'il ne regarde aucune autre femme avec intérêt, & qu'il n'a aucune liaiſon d'une autre eſpèce. Il y a deux mois que j'écrivis à ſon père qu'il paroiſſoit s'attacher à une fille ſans fortune, mais dont la naiſſance, l'éducation, le caractère & la figure ne laiſſoient rien à deſirer; & je lui demandois s'il vouloit que ſous quelque prétexte je fiſſe quitter Lauſanne à ſon fils; car chercher à l'éloigner de vous, Madame, & de votre fille, c'eût été lui dire, il y a quel-

que chose de mieux que la beauté, la bonté, les graces, & l'esprit. J'avois plus de raison qu'un autre de ne me pas charger de cet odieux & absurde soin. Le père & la mère m'ont écrit tous deux que pourvu que leur fils aimât & fût aimé, qu'il épousât par amour, non par honneur, après que l'amour seroit passé, ils seroient très-contents, & que de la façon dont je parlois de celle à laquelle il s'attachoit, & de sa mère, il n'y avoit rien de pareil à craindre. Ils avoient bien raison, sans doute; cependant j'ai peint au jeune homme la honte, le désespoir qu'on sentiroit en se voyant obligé à acquitter de sens froid un engagement qu'on auroit pris dans un moment d'yvresse totale; car, de manquer à un pareil engagement, je n'ai pas voulu supposer que cela fût possible.

Je ne crois pas, Madame, qu'on trouve rien d'étrange à ses visites; il les avoit annoncées avant votre départ devant tout le monde. On le voit assidu à ses leçons, & presque tous les soirs en compagnie de femmes. J'ai reçu de Lyon des nouvelles de votre parent: il ne lui étoit rien arrivé de fâcheux quoiqu'il fût allé nuit & jour, & que

les chemins soient couverts de neige comme ils ne l'ont jamais été dans cette saison. Il n'est pas heureux.

Je me mettrai à écrire dès ce soir peut-être. J'ai l'honneur d'être, Madame, &c., &c., William ***.

VINGT-UNIEME LETTRE.

MON hiſtoire eſt romaneſque, Madame, autant que triſte, & vous allez être déſagréablement ſurpriſe en voyant des circonſtances à peine vraiſemblables ne produire qu'un homme ordinaire.

Un frere que j'avois & moi naquîmes preſqu'en même-temps, & notre naiſſance donna la mort à ma mère. L'extrême affliction de mon père, & le trouble qui régna pendant quelques inſtans dans toute notre maiſon fit confondre les deux enfans qui venoient de naître. On n'a jamais ſu lequel de nous deux étoit l'aîné. Une de nos parentes a toujours cru que c'étoit mon frère, mais ſans en être sûre, & ſon témoignage n'étant appuyé ni contredit par perſonne, a produit une ſorte de préſomption, & rien de plus; car l'opinion qu'on avoit conçue s'évanouiſſoit toutes les fois qu'on en vouloit examiner le fondement. Elle fit une légère impreſſion ſur moi, mais n'en fit jamais aucune ſur mon frère. Il ſe promit de n'avoir rien qu'en commun avec moi; de ne ſe point marier ſi

je me mariois. Je me fis & à lui la même promeſſe ; de ſorte que n'ayant qu'une famille entre nous deux, ne pouvant avoir que les mêmes héritiers, jamais la loi n'auroit eu à décider ſur nos droits ou nos prétentions.

Si le ſort avoit mis entre nous toute l'égalité poſſible, il n'avoit fait en cela qu'imiter la nature ; l'éducation vint encore augmenter & affermir les raports. Nous nous reſſemblions pour la figure & pour l'humeur, nos goûts étoient les mêmes, nos occupations nous étoient communes ainſi que nos jeux ; l'un ne faiſoit rien ſans l'autre, & l'amitié entre nous étoit plutôt de notre nature que de notre choix ; de ſorte qu'à peine nous nous en appercevions ; c'étoient les autres qui en parloient, & nous ne la reconnûmes bien que quand il fut queſtion de nous ſéparer. Mon frère fut deſtiné à avoir une place dans le Parlement, & moi à ſervir dans l'armée ; on voulut l'envoyer à Oxford, & me mettre en penſion chez un Ingénieur ; mais le momoment de la ſéparation venu, notre triſteſſe & nos prières obtinrent que je le ſuivrois à l'Univerſité, & j'y partageai toutes ſes études comme lui toutes les miennes. J'appris avec lui le droit & l'hiſtoire, & il apprit avec moi les

mathématiques & le génie ; nous aimions tous deux la littérature & les beaux arts. Ce fut alors que nous appréciâmes avec enthousiasme le sentiment qui nous lioit ; & si cet enthousiasme ne rendit pas notre amitié plus forte ni plus tendre, il la rendit plus productive d'actions, de sentimens, de pensées ; de sorte qu'en étant plus occupés nous en jouissions davantage. Castor & Pollux, Oreste & Pilade, Achille & Patrocle, Nisus & Euriale, David & Jonathan furent nos Héros. Nous nous persuadâmes qu'on ne pouvoit être lâche ni vicieux ayant un ami, car la faute d'un ami rejailliroit sur l'autre ; il auroit à rougir, il souffriroit ; & puis quel motif pourroit nous entraîner à une mauvaise action ? Sûr l'un de l'autre, quelles richesses, quelle ambition, quelle maîtresse pourroit nous tenter assez pour nous faire devenir coupables ? Dans l'histoire, dans la fable, par-tout nous cherchions l'amitié, & elle nous paroissoit la vertu & le bonheur.

Trois ans s'étoient écoulés, la guerre avoit commencé en Amérique : on y envoya le régiment dont je portois depuis longtemps l'uniforme. Mon frère vint me l'apprendre, & parlant du départ & du voyage,

je fus surpris de lui entendre dire *nous* au lieu de *toi*; je le regardai. Avois-tu cru que je te laisserois partir seul, me dit-il ? & voyant que je voulois parler : ne m'objecte rien, s'écria-t-il, ce seroit le premier chagrin que tu m'aurois fait, épargne le moi. Nous allâmes passer quelques jours chez mon père, qui, de concert avec tous nos parens, pressa mon frère de quitter son bizarre projet. Il fut inébranlable, & nous partîmes. La première campagne n'eut rien que d'agréable & d'honorable pour nous. Un Sous-Lieutenant de la compagnie où je servois ayant été tué, mon frère demanda & obtint sa place. Habillés de même, de même taille, ayant presque les mêmes cheveux & les mêmes traits on nous confondoit sans cesse quoiqu'on nous vît toujours à côté l'un de l'autre. Pendant l'hiver nous trouvâmes le moyen de continuer nos études, de lever des plans, de dessiner des cartes, de jouer de la harpe, du luth & du violon, tandis que nos camarades perdoient leur temps au jeu & avec des filles. Je ne les condamne pas. Qui est-ce qui peut ne rien faire & n'être avec personne ?

Au commencement de la seconde cam-

pagne.... Mais à quoi bon vous détailler ce qui amena pour moi le plus affreux des malheurs? Il fut bleſſé à mes côtés : pauvre William, dit-il, pendant que nous l'emportions, que deviendrez-vous ? Trois jours je vécus entre la crainte & l'eſpérance ; trois jours je fus témoin des douleurs les plus vives & les plus patiemment ſouffertes ; enfin le ſoir du troiſième jour, voyant ſon état empirer de moment en moment : fais un miracle, ô Dieu, rends le moi! m'écriai-je. Daigne toi-même le conſoler, dit mon frère d'une voix preſqu'éteinte : il me ſerre foiblement la main & expire.

Je ne me ſouviens pas diſtinctement de ce qui ſe paſſa dans le temps qui ſuivit ſa mort. Je me retrouvai en Angleterre ; on me mena à Briſtol & à Bath. J'étois une ombre errante, & j'attirois des regards de ſurpriſe & de compaſſion ſur cette pauvre, inutile moitié d'exiſtence qui me reſtoit. Un jour j'étois aſſis ſur l'un des bancs de la promenade, tantôt ouvrant un livre que j'avois apporté ; tantôt le repoſant à côté de moi. Une femme que je me ſouvins d'avoir déjà vue, vint s'aſſeoir à l'autre extrêmité du même banc ; nous reſtâmes

long-temps ſans rien dire, je la remarquois à peine ; je tournai enfin les yeux de ſon côté, & je répondis à quelques queſtions qu'elle m'adreſſa d'une voix douce & diſcrette. Je crus ne la ramener chez elle, quelques momens après, que par reconnoiſſance & politeſſe ; mais le lendemain & les jours ſuivans je cherchai à la revoir, & ſa douce converſation, ſes attentions careſſantes me la firent bientôt préférer à mes triſtes rêveries, qui étoient pourtant mon ſeul plaiſir. Caliſte, c'eſt le nom qui lui étoit reſté du rôle qu'elle avoit joué avec le plus grand applaudiſſement la première & unique fois qu'elle avoit paru ſur le théâtre, Caliſte étoit d'une extraction honnête, & tenoit à des gens riches ; mais une mère dépravée & tombée dans la misère, voulant tirer parti de ſa figure, de ſes talens, & du plus beau ſon de voix qui ait jamais frappé une oreille ſenſible, l'avoit vouée de bonne heure au métier de Comédienne, & on la fit débuter par le rôle de Caliſte, dans *The fair penitent*. Au ſortir de la Comédie, un homme conſidérable l'alla demander à ſa mère, l'acheta pour ainſi dire, & dès le lendemain partit

avec elle pour le continent. Elle fut mise à Paris, malgré sa religion, dans une Abbaye distinguée sous le seul nom de Calisle fille de condition, mais dont on cachoit le nom de famille par des raisons importantes.

Elle fut adorée des Religieuses & de ses compagnes, & le ton qu'elle auroit pu contracter avec sa mère la déceloit si peu qu'on la crut fille du Duc de Cumberland, & cousine par conséquent de notre Roi; & quand on lui en parloit, la rougeur que lui donnoit le sentiment de son véritable état fortifioit le soupçon, aulieu de le détruire. Elle fit bientôt tous les ouvrages de femme avec une adresse étonnante. Elle commença à dessiner & à peindre; elle dansoit déjà assez bien pour que sa mère eût pensé à en faire une danseuse; elle se perfectionna dans cet art si séduisant; elle prit aussi des leçons de chant & de clavecin. J'ai toujours trouvé qu'elle jouoit & chantoit comme on parle ou comme on devroit parler, & comme elle parloit elle-même. Je veux dire qu'elle jouoit & chantoit, tantôt de génie, tantôt de souvenir, tout ce qu'on lui demandoit, tout ce qu'on lui présentoit, se laissant interrompre & recommençant mille

fois, ſe livrant rarement à ſes propres impreſſions, & prenant ſur-tout plaiſir à faire briller le talent des autres. Jamais il ne fut une plus aimable muſicienne ; jamais talent ne para tant la perſonne. Mais ce degré de perfection & de facilité, ce ne fut pas à Paris qu'elle l'acquit, ce fut en Italie où ſon amant paſſa deux ans avec elle, uniquement occupé d'elle, de ſon inſtruction & de ſon plaiſir. Après quatre ans de voyages, il la ramena en Angleterre, & demeurant avec elle, tantôt chez lui à la campagne, tantôt à Londres chez le Général D**, ſon oncle. Il eut encore quatre ans de vie & de bonheur; mais le bonheur & l'amour ne fléchiſſent pas la mort: une inflammation de poitrine l'emporta. Je ne lui laiſſe rien, dit-il à ſon oncle, un moment avant de mourir, parce que je n'ai plus rien; mais vous vivez, vous êtes riche, & ce qu'elle tiendra de vous lui ſera plus honorable que ce qu'elle tiendroit de moi : à cet égard je ne regrette rien, & je meurs tranquille.

L'oncle, au bout de quelques mois, lui donna, avec une rente de quatre cent pièces, cette maiſon à Bath, où je la voyois. Il y venoit

venoit passer quelques semaines toutes les années, & quand il avoit la goutte il la faisoit venir chez lui. Elle vous ressemble, Madame, ou elle vous ressembloit, je ne sai lequel des deux il faut dire. Dans ses pensées, dans ses jugemens, dans ses manières, elle avoit comme vous je ne sai quoi qui négligeoit les petites considérations pour aller droit aux grands intérêts, à ce qui caractèrise les gens & les choses. Son ame & ses discours, son ton & sa pensée étoient toujours d'accord : ce qui n'étoit qu'ingénieux ne l'intéressoit point, la prudence seule ne la détermina jamais, & elle disoit ne savoir pas bien ce que c'étoit que la raison, mais elle devenoit ingénieuse pour obliger, prudente pour épargner du chagrin aux autres, & elle paroissoit la raison même quand il falloit amortir des impressions fâcheuses & ramener le calme dans un cœur tourmenté, ou dans un esprit qui s'égaroit. Vous êtes souvent gaie & quelquefois impétueuse, elle n'étoit jamais ni l'un ni l'autre. Dépendante, quoiqu'adorée, dédaignée par les uns tandis qu'elle étoit servie à genoux par d'autres, elle avoit contractée je ne sai quelle réserve triste qui te-

noit tout enſemble de la fierté & de l'effroi ; & ſi elle eût été moins aimante elle eût pû paroître ſauvage & farouche. Un jour la voyant s'éloigner de gens qui l'avoient abordée avec empreſſement, & la conſidéroient avec admiration, je lui en demandai la raiſon. Rapprochons-nous d'eux, me dit-elle ; ils ont demandé qui je ſuis, vous verrez de quel air ils me regarderont ! Nous fîmes l'eſſai : elle n'avoit deviné que trop juſte, une larme accompagna le ſourire & le regard par lequel elle me le fit remarquer. Que vous importe, lui dis-je ? Un jour peut-être cela m'importera, me dit-elle en rougiſſant. Je ne l'entendis que long-temps après. Je me ſouviens qu'une autrefois, invitée chez une femme chez qui je devois aller, elle refuſa. Mais pourquoi, lui dis-je ? cette femme, & tous ceux que vous verrez chez elle ont de l'eſprit & vous admirent. Ah ! dit-elle, ce ne ſont pas les dédains marqués que je crains le plus, j'ai trop dans mon cœur & dans ceux qui me dédaignent de quoi me mettre à leur niveau ; c'eſt la complaiſance, le ſoin de ne pas parler d'une Comédienne, d'une fille entretenue, de Mylord, de ſon oncle. Quand

je vois la bonté & le mérite ſouffrir pour moi, & obligé de ſe contraindre ou de s'étourdir, je ſouffre moi-même. Du vivant de Mylord la reconnoiſſance me rendoit plus ſociable, je tâchois de gagner les cœurs pour qu'on n'affligeât pas le ſien. Si ſes domeſtiques ne m'euſſent pas reſpectée, ſi ſes parens ou ſes amis m'avoient repouſſée, ou que je les euſſe fui, il ſe ſeroit brouillé avec tout le monde. Les gens qui venoient chez lui s'étoient ſi bien accoutumés à moi, que ſouvent ſans y penſer ils diſoient devant moi les choſes les plus offenſantes. Mille fois j'ai fait ſigne à Mylord en ſouriant de les laiſſer dire; tantôt j'étois bien aiſe qu'on oubliât ce que j'étois, tantôt flattée qu'on me regardât comme une exception parmi celles de ma ſorte, & en effet ce qu'on diſoit de leur effronterie, de leur manége, de leur avidité ne me regardoit aſſurément pas. Pourquoi ne vous a-t-il pas épouſée, lui demandai-je? Il ne m'en a parlé qu'une ſeule fois, me répondit-elle; alors il me dit: le mariage entre nous ne ſeroit qu'une vaine cérémonie qui n'ajouteroit rien à mon reſpect pour vous, ni à l'inviolable attachement que je vous ai

voué ; cependant ſi j'avois un trône à vous donner ou ſeulement une fortune paſſable je n'héſiterois pas ; mais je ſuis preſque ruiné, vous êtes beaucoup plus jeune que moi, que ſerviroit de vous laiſſer une veuve titrée ſans bien ! Ou je connois mal le public, ou celle qui n'a rien gagné à être ma compagne que le plaiſir de rendre l'homme qui l'adoroit le plus heureux des mortels, en ſera plus reſpectée que celle à qui on laiſſeroit un nom & un titre (*).

Vous êtes étonnée peut-être, Madame, de l'exactitude de ma mémoire, ou peut-être me ſoupçonnerez-vous de ſuppléer & d'embellir. Ah ! quand j'aurai achevé de vous faire connoître celle de qui je rapporte les paroles, vous ne le croirez pas, & vous ne ſerez pas ſurpriſe non plus que je me ſouvienne ſi bien des premières converſations que nous avons eues enſemble. Depuis quelque temps ſur-tout elles me reviennent avec un détail étonnant ; je vois l'endroit où elle parloit, & je crois l'entendre encore. Je re-

(*) Il connoiſſoit mal le public & raiſonnoit mal.

viens, pour vous la peindre mieux, aux comparaiſons que je n'ai ceſſé de faire depuis le premier moment où j'ai eu le bonheur de vous voir. Plus ſilentieuſe que vous avec les indiférens, auſſi aimante que vous, & n'ayant pas une Cécile, elle étoit plus careſſante, plus attentive, plus inſinuante encore avec les gens qu'elle aimoit; ſon eſprit n'étoit pas auſſi hardi que le vôtre, mais il étoit plus adroit; ſon expreſſion étoit moins vive, mais plus douce; dans un pays où les arts tiennent lieu d'une nature pittoreſque, qui frappe les ſens & parle au cœur, elle avoit la même ſenſibilité pour les uns que vous pour l'autre. Votre maiſon eſt ſimple & noble, on eſt chez une femme de condition peu riche; la ſienne étoit ornée avec goût & avec économie, elle épargnoit tout ce qu'elle pouvoit de ſon revenu pour de pauvres filles qu'elle faiſoit élever, mais elle travailloit comme les fées, & chaque jour ſes amis trouvoient chez elle quelque choſe de nouveau à admirer, ou dont on jouiſſoit. Tantôt c'étoit un meuble commode qu'elle avoit fait elle-même; tantôt un vaſe dont elle avoit donné le deſſin, & qui fai-

ſoit la fortune de l'ouvrier. Elle copioit des portraits pour ſes amis, pour elle-même des tableaux des meilleurs maîtres. Quel talent, quel moyen de plaire cette aimable fille n'avoit-elle pas !

Soigné, amuſé par elle, ma ſanté revint ; la vie ne me parut plus un fardeau ſi peſant, ſi inſipide à porter, je pleurai enfin mon frère, je pus enfin parler de lui ; j'en parlois ſans ceſſe. Je pleurois & je la faiſois pleurer. Je vois, dit-elle un jour, pourquoi vous êtes tendre, doux, & pourtant un homme. La plupart des hommes qui n'ont eu que des camarades ordinaires & de leur ſexe, ont peu de délicateſſe & d'aménité, & ceux qui ont beaucoup vécu avec des femmes, plus aimables d'abord que les autres ; mais moins adroits, moins hardis aux exercices des hommes, deviennent ſédentaires, & avec le temps puſillanimes, exigeans, égoïſtes & vaporeux comme nous. Vos courſes, vos jeux, vos exercices avec votre frère vous ont rendu robuſte & adroit, & avec lui votre cœur naturellement ſenſible eſt devenu délicat & tendre. Qu'il étoit heureux, s'écria-t-elle un jour que le cœur plein de mon frère j'en avois

long-temps parlé ! heureuſe la femme qui remplacera ce frère chéri! & qui m'aimeroit comme il m'aimoit, lui dis-je. Ce n'eſt pas cela qu'il ſeroit difficile de trouver, me répondit-elle en rougiſſant. Vous n'aimerez pas une femme autant que vous l'aimiez, mais ſi vous aviez ſeulement cette tendreſſe que vous pouvez encore avoir, ſi on ſe croyoit ce que vous aimez le mieux à préſent que vous n'avez plus votre frère.... Je la regarde, des larmes couloient de ſes yeux. Je me mets à ſes pieds, je baiſe ſes mains. N'aviez vous point vu, dit-elle, que je vous aimois ? Non, lui dis-je, & vous êtes la première femme qui me faſſe entendre ces mots ſi doux. Je me ſuis dédommagée, dit-elle, en m'obligeant à m'aſſeoir, d'une longue contrainte & du chagrin de n'être pas devinée ; je vous ai aimé dès le premier moment que je vous ai vu, avant vous j'avois connu la reconnoiſſance & non point l'amour, je le connois à préſent qu'il eſt trop tard. Quelle ſituation que la mienne ! moins je mérite d'être reſpectée, plus j'ai beſoin de l'être. Je verrois une inſulte dans ce qui auroit été des marques d'amour ; au moindre oubli de la plus ſévère

décence, effrayée, humiliée, je me rappellerois avec horreur ce que j'ai été, ce qui me rend indigne de vous à mes yeux & ſans doute aux vôtres, ce que je ne veux, ce que je ne dois jamais redevenir. Ah! je n'ai connu le prix d'une vie & d'une réputation ſans tache que depuis que je vous connois. Combien de fois j'ai pleuré en voyant une fille, la fille la plus pauvre, mais chaſte, ou ſeulement encore innocente! A ſa place je me ſerois allé donner à vous, je vous aurois conſacré ma vie, je vous aurois ſervi à tel titre, à telle condition que vous auriez voulu; je n'aurois été connue que de vous, vous auriez pu vous marier, j'aurois ſervi votre femme & vos enfans, & je me ſerois enorgueillie d'être ſi complettement votre eſclave, de tout faire & de tout ſouffrir pour vous. Mais moi, que puis-je faire? que puis-je offrir? connue & avilie je ne puis devenir ni votre égale, ni votre ſervante. Vous voyez que j'ai penſé à tout; depuis ſi long-temps je ne penſe qu'à vous aimer, au malheur & au plaiſir de vous aimer; mille fois j'ai voulu me ſouſtraire à tous les maux que je prévois; mais qui peut échapper à ſa deſtinée? Du moins en vous diſant

combien je vous aime, me ſuis-je donnée un moment de bonheur. Ne prévoyons point de maux, lui dis-je, pour moi je ne prévois rien; je vous vois, vous m'aimez. Le préſent eſt trop délicieux pour que je puiſſe me tourmenter de l'avenir, & en lui parlant je la ſerrois dans mes bras. Elle s'en arracha. Je ne parlerai donc plus de l'avenir, dit-elle: je ne ſaurois me réſoudre à tourmenter ce que j'aime. Allez à préſent, laiſſez-moi reprendre mes eſprits; & vous, réfléchiſſez à vous & à moi, peut-être ſerez vous plus ſage que moi & ne voudrez-vous pas vous engager dans une liaiſon qui promet ſi peu de bonheur. Croire que vous pourrez toujours me quitter & ne pas être malheureux, ce ſeroit vous tromper vous-même; mais aujourd'hui vous pouvez me quitter ſans être cruel. Je ne m'en conſolerai point, mais vous n'aurez aucun reproche à vous faire. Votre ſanté eſt rétablie, vous pouvez quitter cet endroit. Si vous revenez demain ce ſera me dire que vous avez accepté mon cœur, & vous ne pourrez plus, ſans éprouver des remords, me rendre tout à fait malheureuſe: penſez-y, dit-elle en me ſerrant la main, encore une fois vous pouvez partir, votre ſanté eſt rétablie. Oui, dis-je,

mais c'eſt à vous que je la dois, & je m'en allai.

Je ne délibérai, ni ne balançai, ni ne combattis, & cependant comme ſi quelque choſe m'avoit retenu, je ne ſortis de chez moi que fort tard le lendemain; le ſoir fort tard je me retrouvai à la porte de Caliſte ſans que je puiſſe dire que j'euſſe pris le parti d'y retourner. Ciel ! quelle joie je vis briller dans ſes yeux ! Vous revenez, vous revenez ! s'écria-t-elle. Qui pourroit, lui dis-je, ſe dérober à tant de félicité ! après une longue nuit l'aurore du bonheur ſe remontre à peine, pourrois-je m'y dérober & me replonger dans cette nuit lugubre ! Elle me regardoit, & aſſiſe vis-à-vis de moi, levant les yeux au ciel, joignant les mains, pleurant & ſouriant à la fois avec une expreſſion céleſte, elle répétoit, il eſt revenu ! Ah ! il eſt revenu ! la fin, dit-elle, ne ſera pas heureuſe. Je n'oſe au moins l'eſpérer, mais elle eſt éloignée peut-être. Peut-être mourrai-je avant de devenir miſérable. Ne me promettez rien, mais recevez le ſerment que je fais de vous aimer toujours. Je ſuis sûre de vous aimer toujours, quand même vous ne m'aimeriez plus je ne ceſſerois pas de vous aimer. Que le moment où vous aurez à vous plaindre de mon cœur ſoit

le dernier de ma vie ! Venez avec moi, venez vous asseoir sur ce même banc où je vous parlai pour la première fois. Vingt fois déjà je m'étois approchée de vous ; je n'avois osé vous parler. Ce jour-là je fus plus hardie Béni soit ce jour ! bénie soit ma hardiesse ! béni soit le banc & l'endroit où il fut posé ! J'y planterai un rosier, du chèvre-feuil & du jasmin. En effet elle les y planta. Ils croissent, ils prospèrent, c'est tout ce qui reste d'heureux de cette liaison si douce.

Que ne puis-je, Madame, vous peindre toute sa douceur, & le charme inexprimable de cette aimable fille ! Que ne puis-je vous peindre avec quelle tendresse, quelle délicatesse, quelle adresse elle opposa si long-temps l'amour à l'amour ; maîtrisant les sens par le cœur, mettant des plaisirs plus doux à la place de plaisirs plus vifs, me faisant oublier sa personne à force de me faire admirer ses graces, son esprit & ses talens ! Quelque fois je me plaignois de sa retenue, que j'appellois dureté & indifférence, alors elle me disoit que mon père me permettroit peut-être de l'épouser ; & quand je voulois partir pour demander le consentement de mon

père : tant que vous ne l'avez pas demandé, disoit-elle, nous avons le plaisir de croire qu'on vous l'accorderoit. Bercé par l'amour & l'espérance, je vivois aussi heureux qu'on peut l'être hors du calme, & quand tout notre cœur est rempli d'une passion qu'on avoit long-tems regardée comme indigne d'occuper le cœur d'un l'homme. Oh mon frère ! mon frère ! que diriez-vous ? m'écriois-je quelquefois ; mais je ne vous ai plus, & qui étoit plus digne qu'elle de vous remplacer !

Mes jours ne s'écouloient pourtant pas dans une oisiveté entière. Le Régiment où je servois ayant été enveloppé dans la disgrace de Saratoga, il eût falu si on eût voulu me renvoyer en Amérique me faire entrer dans un autre corps ; mais mon père d'autant plus désolé d'y avoir perdu un fils qu'il n'approuvoit pas cette guerre, jura que l'autre n'y retourneroit jamais, & profitant de cette circonstance de la capitulation de Saratoga il prétendit que ma mauvaise santé seule m'ayant séparé de mon régiment, je devois être regardé comme appartenant encore à une armée qui ne pouvoit plus servir contre les Amériquains ; de sorte qu'ayant en quelque

façon quitté le ſervice, quoique je n'euſſe pas encore quitté l'uniforme ni rendu mon brevet, je me préparois à la carrière du Parlement & des emplois, & pour y jouer un rôle honorable, je réſolus en même-temps que j'étudierois les loix & l'hiſtoire de mon pays, d'apprendre à me bien exprimer dans ma langue. Je définiſſois l'éloquence, le pouvoir d'entraîner quand on ne peut pas convaincre, & ce pouvoir me paroiſſoit néceſſaire avec tant de gens, & dans tant d'occaſions que je crus ne pouvoir pas me donner trop de peine pour l'acquérir. A l'exemple du fameux Lord Chattam, je me mis à traduire Cicéron, & ſur-tout Démoſtène, brûlant ma traduction & la recommençant mille fois. Caliſte m'aidoit à trouver les mots & les tournures, quoiqu'elle n'entendît ni le grec ni le latin ; mais après lui avoir traduit littéralement mon auteur je lui voyois ſaiſir ſa penſée ſouvent beaucoup mieux que moi, & quand je traduiſois Paſcal ou Boſſuet, elle m'étoit encore d'un plus grand ſecours.

De peur de négliger les occupations que je m'étois preſcrites, nous avions réglé l'emploi de ma journée, & quand, m'oubliant

auprès d'elle, j'en avois passé une dont je ne devois pas être content, elle me faisoit payer une amende au profit de ses pauvres protégées. J'étois matineux : deux heures de ma matinée étoient consacrées à me promener avec Caliste. Heures trop courtes, promenades délicieuses où tout s'embellissoit & s'animoit pour deux cœurs à l'unisson, pour deux cœurs à la fois tranquilles & charmés, car la nature est un tiers que des amans peuvent aimer, & qui partage leur admiration sans les refroidir l'un pour l'autre. Le reste de mon temps jusqu'au dîné étoit employé à l'étude. Je dînois chez moi, mais j'allois prendre le café chez elle. Je la trouvois habillée; je lui montrois ce que j'avois fait, & quand j'en étois un peu content, après l'avoir corrigé avec elle, je le copiois sous sa dictée. Ensuite, je lui lisois les nouveautés qui avoient quelque réputation, ou quand rien de nouveau n'excitoit notre curiosité, je lui lisois Rousseau, Voltaire, Fénélon, Buffon, tout ce que votre langue a de meilleur & de plus agréable. J'allois ensuite à la salle publique, de peur, disoit-elle, qu'on ne crût que pour me garder mieux elle ne m'eût en-

terré. Après y avoir passé une heure ou deux, il m'étoit permis de revenir & de ne la plus quitter. Alors, selon la saison, nous nous promenions ou nous causions, & nous faisions nonchalamment de la musique jusqu'au souper, excepté deux jours dans la semaine où nous avions un véritable concert. J'y ai entendu les plus habiles musiciens Anglois & étrangers déployer tout leur art & se livrer à tout leur génie. L'attention & la sensibilité de Caliste excitoient leur émulation plus que l'or des grands. Elle n'y invitoit jamais personne, mais quelquefois des hommes de nos premières familles obtenoient la permission d'y venir. Une fois des femmes firent demander la même permission, elle les refusa. Une autre fois de jeunes gens entendant de la musique s'avisèrent d'entrer. Caliste leur dit qu'ils s'étoient mépris sans doute, qu'ils pouvoient rester pourvu qu'ils observassent le plus grand silence, mais qu'elle les prioit de ne pas revenir sans l'en avoir prévenue. Vous voyez, Madame, qu'elle savoit se faire respecter, & son amant même n'étoit que le plus soumis comme le plus enchanté de ses admirateurs. O femmes ! femmes, que

vous êtes malheureuſes, quand celui que vous aimez ſe fait de votre amour un droit de vous tyranniſer, quand au lieu de vous placer aſſez haut pour s'honorer de votre préférence il met ſon honneur à ſe faire craindre & à vous voir ramper à ſes pieds !

Après le concert nous donnions un ſouper à nos muſiciens & à nos amateurs. Il m'étoit permis de faire les frais de ces ſoupers, & c'étoit la ſeule permiſſion de ce genre que j'euſſe. Jamais il n'y en eut de plus gais. Anglois, Allemands, Italiens, tous nos Virtuoſes y mêloient bizarrement leur langage, leurs prétentions, leurs préjugés, leurs habitudes, leurs ſaillies. Avec une autre que Caliſte ces ſoupers euſſent été froids, ou auroient dégénéré en orgies ; avec elle ils étoient décens, gais, charmans.

Caliſte ayant trouvé que l'heure qui ſuivoit le ſouper étoit, quand nous étions ſeuls, la plus difficile à paſſer, à moins que le clair de lune ne nous invitât à nous promener, ou quelque livre bien piquant à en achever la lecture, imagina de faire venir dans ces occaſions-là un petit Violoncel, ivrogne, craſſeux, mais très-habile. Un ſigne imperceptible

fait

fait à ſon Laquais évoquoit ce petit gnome. Au moment où je le voyois ſortir comme de deſſous terre je commençois par le maudire & je faiſois mine de m'en aller, mais un regard ou un ſourire m'arrêtoit, & ſouvent le châpeau ſur la tête, & appuyé contre la porte, je reſtois immobile à écouter les choſes charmantes que produiſoient la voix & le clavecin de Caliſte avec l'inſtrument de mon mauvais génie. D'autres fois je prenois en grondant ma harpe ou mon violon, & je jouois juſqu'à ce que Caliſte nous renvoyât l'un & l'autre. Ainſi ſe paſsèrent des ſemaines, des mois, plus d'une année, & vous voyez que le ſeul ſouvenir de ce temps délicieux a fait briller encore une étincelle de gaieté dans un cœur navré de triſteſſe.

A la fin je reçus une lettre de mon père: on lui avoit dit que ma ſanté, parfaitement remiſe, ne demandoit plus le ſéjour de Bath, il me parloit de revenir chez lui & d'épouſer une jeune perſonne, dont la fortune, la naiſſance & l'éducation étoient telles qu'on ne pouvoit rien demander de mieux; je répondis qu'effectivement ma ſanté étoit remiſe, & après avoir parlé de celle à qui j'en avois

l'obligation, & que j'appellai ſans détour la maîtreſſe de feu Lord L**, je lui dis que je ne me marierois point à moins qu'il ne me permît de l'épouſer ; & le ſuppliant de n'écouter pas un préjugé confus qui pourroit faire rejetter ma demande, je le conjurai auſſi de s'informer à Londres, à Bath, par-tout, du caractère & des mœurs de celle que je voulois lui donner pour fille. *Oui de ſes mœurs*, répétois-je, & ſi vous apprenez qu'avant la mort de ſon amant elle ait jamais manqué à la décence, ou qu'après ſa mort elle ait jamais donné lieu à la moindre témérité, ſi vous entendez ſortir d'aucune bouche autre choſe qu'un éloge ou une bénédiction, je renonce à mon eſpérance la plus chère, au ſeul bien qui me faſſe regarder comme un bonheur de vivre, & d'avoir conſervé ou recouvré la raiſon. Voici la réponſe que je reçus de mon père.

« Vous êtes majeur, mon fils, & vous pouvez vous marier ſans mon conſentement : quant à mon approbation vous ne l'aurez jamais pour le mariage dont vous me parlez, & ſi vous le contractez je ne vous reverrai jamais. Je n'ai point deſiré d'illuſtration, & vous ſavez que j'ai laiſſé la branche cadette de notre

famille folliciter & obtenir un titre, ſans faire la moindre tentative pour en procurer un à la mienne ; mais l'honneur m'eſt plus cher qu'à perſonne, & jamais de mon conſentement on ne portera atteinte à mon honneur ni à celui de ma famille. Je frémis à l'idée d'une belle-fille devant qui on n'oſeroit parler de chaſteté, aux enfans de laquelle je ne pourrois recommander la chaſteté ſans faire rougir leur mère. Et ne rougiriez-vous pas auſſi quand je les exhorterois à préférer l'honneur à leurs paſſions, à ne pas ſe laiſſer vaincre & ſubjuguer par leurs paſſions ? Non mon fils, je ne donnerai pas la place d'une femme que j'adorois à cette belle-fille. Vous pourrez lui donner ſon nom, & peut-être me ferez-vous mourir de chagrin en le lui donnant, car mon ſang frémit à la ſeule idée ; mais tant que je vivrai elle ne s'aſſeyera pas à la place de votre mère. Vous ſavez que la naiſſance de mes enfans m'a coûté leur mère ; vous ſavez que l'amitié de mes fils l'un pour l'autre m'a coûté l'un des deux, c'eſt à vous à voir ſi vous voulez que le ſeul qui me reſte me ſoit ôté par une folle paſſion, car je n'aurai plus de

fils si ce fils peut se donner une pareille femme ».

Caliste me voyant revenir chez elle plus tard qu'à l'ordinaire, & avec un air triste & défait, devina tout de suite la lettre ; m'ayant forcé à la lui donner, elle la lut, & je vis chaque mot entrer dans son cœur comme un poignard. Ne désespérons pas encore tout-à-fait, me dit-elle, permettez-moi de lui écrire demain ; à présent je ne pourrois ; & s'étant assise sur le canapé, à côté de moi, elle se pencha sur moi, & elle me caressoit en pleurant avec un abandon qu'elle n'avoit jamais eu. Elle savoit bien que j'étois trop affligé pour en abuser. J'ai traduit de mon mieux la la lettre de Caliste, & je vais la transcrire.

« Souffrez, Monsieur, qu'une malheureuse femme en appelle de votre jugement à vous-même, & ose plaider sa cause devant vous. Je ne sens que trop la force de vos raisons, mais daignez considérer, Monsieur, s'il n'y en a point aussi qui soyent en ma faveur, & qu'on puisse opposer aux considérations qui me réprouvent. Voyez d'abord si le dévouement le plus entier, la tendresse la plus vive, la reconnoissance la mieux sentie ne pèsent

rien dans la balance que je voudrois que vous daignassiez encore tenir, & consulter dans cette occasion. Daignez vous demander si votre fils pourroit attendre d'aucune femme ces sentimens au dégré où je les ai, & les aurai toujours, & que votre imagination vous peigne s'il se peut tout ce qu'ils me feroient faire & supporter : considérez ensuite d'autres mariages, les mariages qui paroissoient les mieux assortis & les plus avantageux, & supposé que vous voyez dans presque tous des inconvéniens & des chagrins encore plus grands & plus sensibles que ceux que vous redoutez dans celui que votre fils desire, n'en supporterez-vous pas avec plus d'indulgence la pensée de celui-ci, & n'en désirerez-vous pas moins vivement un autre ? Ah ! s'il ne falloit qu'une naissance honorable, une vie pure, une réputation intacte pour rendre votre fils heureux ; si avoir été sage étoit tout ; si l'aimer passionnément, uniquement n'étoit rien, croyez que je serois assez généreuse, ou plutôt que je l'aimerois assez pour faire taire à jamais le seul desir, la seule ambition de mon cœur.

Vous me trouvez sur-tout indigne d'être

la mère de vos petits-enfants. Je me ſoumets en gémiſſant à votre opinion, fondée ſans doute ſur celle du public. Si vous ne conſultiez que votre propre jugement ; ſi vous daigniez me voir, me connoître, votre arrêt ſeroit peut-être moins ſévère ; vous verriez avec quelle docilité je ſerois capable de leur répéter vos leçons, des leçons que je n'ai pas ſuivies, mais qu'on ne m'avoit pas données, & ſuppoſé qu'en paſſant par ma bouche elles perdiſſent de leur force, vous verriez du moins que ma conduite conſtante offriroit l'exemple de l'honnêteté. Toute avilie que je vous parois, croyez, Monſieur, qu'aucune femme de quelque rang, de quelqu'état qu'elle puiſſe être n'a été plus à l'abri que moi de rien voir ou entendre de licencieux. Ah Monſieur ! vous ſeroit-il difficile de vous former une idée un peu avantageuſe de celle qui a ſu s'attacher à votre fils d'un amour ſi tendre ! Je finis en vous jurant de ne conſentir jamais à rien que vous condamniez, quand même votre fils pourroit en avoir la penſée ; mais il ne peut l'avoir, il n'oubliera pas un inſtant le reſpect qu'il vous doit. Daignez permettre, Monſieur, que je par-

tage au moins ce ſentiment avec lui, & n'en rejettez pas de ma part l'humble & ſincère aſſurance ».

En attendant la réponſe de mon père, toutes nos converſations roulèrent ſur les parens de Caliſte, ſon éducation, ſes voyages, ſon hiſtoire en un mot. Je lui fis des queſtions que je ne lui avois jamais faites. J'avois écarté des ſouvenirs qui pouvoient lui être fâcheux; elle m'ôta mes craintes & mes ménagemens. Je voulus tout approfondir, & comme ſi cela eût dû favoriſer notre deſſein, je me plaiſois à voir combien elle gagnoit à être plus parfaitement connue. Hélas! ce n'étoit pas moi qu'il falloit perſuader. Elle me dit que par un effet de l'extrême délicateſſe de ſon amant, perſonne, ni homme ni femme, dans aucun pays, ne pouvoit affirmer qu'elle eût été ſa maîtreſſe. Elle me dit n'avoir pas eſſuyé de ſa part un ſeul refus, un ſeul inſtant d'humeur ou de mécontentement, ou même de négligence. Quelle femme que celle qu'un homme, ſon amant, ſon bienfaiteur, ſon maître pour ainſi-dire, peut traiter pendant huit ans comme une divinité! Je lui demandai un jour ſi jamais elle n'avoit

eu la penſée de le quitter. Oui, dit-elle, je l'ai eue une fois, mais je fus ſi frappée de l'ingratitude d'un pareil deſſein que je ne voulus pas y voir de la ſageſſe : je me crus la dupe d'un fantôme qui s'appelloit la vertu, & qui étoit le vice, & je le repouſſai avec horreur.

Pendant trois jours que tarda la lettre de mon père, j'eus la permiſſion de laiſſer-là mes livres & le public. Je venois chez elle dès le matin ; le chagrin nous avoit rendus plus familiers ſans nous rendre moins ſages. Le quatrième jour Caliſte reçut cette réponſe. Au lieu de la tranſcrire ou de la traduire, Madame, je vous l'envoye, vous la traduirez ſi vous voulez que votre parent la liſe un jour : je n'aurois pas la force de la traduire.

MADAME,

« Je ſuis fâché d'être forcé de dire des choſes déſagréables à une perſonne de votre ſexe, & j'ajouterai de votre mérite ; car ſans prendre des informations ſur votre compte, ce qui ſeroit inutile, ne pouvant être déterminé par

les choſes que j'apprendrois ; j'ai entendu dire beaucoup bien de vous. Encore une fois, je ſuis fâché d'être obligé de vous dire des choſes déſagréables, mais laiſſer votre lettre ſans réponſe ſeroit encore plus déſobligeant que la réfuter. C'eſt donc ce dernier parti que je me vois forcé de prendre. D'abord, Madame, je pourrois vous dire que je n'ai d'autre preuve de votre attachement pour mon fils que ce que vous en dites vous-même, & une liaiſon qui ne prouve pas toujours un bien grand attachement ; mais en le ſuppoſant auſſi grand que vous le dites, & j'avoue que je ſuis porté à vous en croire, pourquoi ne penſerois-je pas qu'une autre femme pourroit aimer mon fils autant que vous l'aimez, & ſuppoſé même qu'une autre femme qu'il épouſeroit ne l'aimât pas avec la même tendreſſe ni avec un ſi grand dévouement, eſt-il bien sûr que ce dégré d'attachement fût un grand bien pour lui, & trouvez-vous apparent qu'il ait jamais beſoin de fort grands ſacrifices de la part d'un femme? Mais, je ſuppoſe que ce ſoit un grand bien, eſt-ce tout que cet attachement ? Vous me parlez des chagrins qu'on voit dans la plu-

part des ménages ; mais ſeroit-ce une bien bonne manière de raiſonner que de ſe réſoudre à ſouffrir des inconvéniens certains, parce qu'ailleurs il y en a de vraiſemblables ? de paſſer par deſſus des inconvéniens qu'on voit diſtinctement pour en éviter d'autres qu'on ne peut encore prévoir, & de prendre un parti décidément mauvais, parce qu'il y en auroit peut-être de pires ? Vous me demandez s'il me ſeroit difficile de prendre bonne opinion de celle qui aime mon fils ; vous pouviez ajouter & qui en eſt aimée. Non ſans doute, & j'ai ſi bonne opinion de vous que je crois qu'en effet vous donneriez un bon exemple à vos enfans, & que loin de contredire les leçons qu'on pourroit leur donner, vous leur donneriez les mêmes leçons, & peut-être avec plus de zele & de ſoins qu'un autre. Mais, penſez-vous que dans mille occaſions je ne croirois pas que vous ſouffrez de ce qu'on diroit ou ne diroit pas à vos enfans & touchant vos enfans, & ſur mille autres ſujets ? Et ne penſez-vous pas auſſi que plus vous m'intéreſſeriez par votre bonté, votre honnêteté & vos qualités aimables, plus je ſouffrirois de voir, d'imaginer que vous ſouf-

frez, & que vous n'êtes pas auſſi heureuſe, auſſi conſidérée que vous mériteriez à beaucoup d'égards de l'être ? En vérité, Madame, je me ſaurois mauvais gré à moi-même de n'avoir pas pour vous toute la conſidération & la tendreſſe imaginables, & pourtant il me ſeroit impoſſible de les avoir, ſi ce n'eſt peut-être pour quelques momens quand je ne me ſouviendrois pas que cette femme belle, aimable & bonne eſt ma belle-fille ; mais auſſi-tôt que je vous entendrois nommer comme j'entendois nommer ma femme & ma mère, pardonnez ma ſincérité, Madame, mon cœur ſe tourneroit contre vous, & je vous haïrois peut-être d'avoir été ſi aimable que mon fils n'eût voulu aimer & épouſer que vous ; & ſi dans ce moment je croyois voir quelqu'un, parler de mon fils ou de ſes enfans, je ſuppoſerois qu'on dit c'eſt le mari d'une telle, ce ſont les enfans d'une telle. En vérité, Madame, cela ſeroit inſupportable, car à préſent que cela n'a rien de réel, l'idée m'en eſt inſupportable ; ne croyez pourtant pas que j'aye aucun mépris pour votre perſonne, il ſeroit très-injuſte d'en avoir, & je ſuis diſpoſé à un

ſentiment tout contraire. Je vous ai obligation, & c'eſt ſans rougir de vous avoir obligation, de la promeſſe que vous me faites à la fin de votre lettre. Sans bien ſavoir pourquoi j'y ai une foi entière. Pour vous payer de votre honnêteté & du reſpect que vous avez pour le ſentiment qui lie un fils à ſon père je vous promets, ainſi qu'à mon fils, de ne rien tenter pour vous ſéparer, & de ne lui jamais reparler le premier d'aucun mariage, quand on me propoſeroit une Princeſſe pour belle-fille, mais à condition qu'il ne me reparle jamais non plus que vous du mariage en queſtion. Si je me laiſſois fléchir je ſens que j'en aurois le regret le plus amer, & ſi je réſiſtois à de vives ſolicitations, comme je ferois sûrement, outre le déplaiſir d'affliger un fils que j'aime tendrement & qui le mérite, je me préparerois peut-être des regrets pour l'avenir; car un père tendre ſe reproche quelque fois contre toute raiſon de n'avoir pas cédé aux inſtances les plus déraiſonnables de ſon enfant. Croyez, Madame, que ce n'eſt déjà pas ſans douleur que je vous afflige aujourd'hui l'un & l'autre ».

Je trouvai Caliſte aſſiſe à terre, la tête

appuyée contre le marbre de sa cheminée. C'est la vingtième place que j'ai depuis une heure, me dit-elle, je m'en tiens à celle-ci parce que ma tête brûle. Elle me montra du doigt la lettre de mon père qui étoit ouverte sur le canapé. Je m'assis, & pendant que je lisois, s'étant un peu tournée elle appuya sa tête contre mes genoux. Absorbé dans mes pensées, regrettant le passé, déplorant l'avenir & ne sachant comment disposer du présent, je ne la voyois & ne la sentois presque pas. A la fin je la soulevai & je la fis asseoir. Nos larmes se confondirent. Soyons au moins l'un à l'autre autant que nous y pouvons être, lui dis-je fort bas, & comme si j'avois craint qu'elle ne m'entendit; je pus douter qu'elle m'eût entendu; je pus croire qu'elle consentoit, elle ne me répondit point, & ses yeux étoient fermés. Changeons ma Caliste, lui dis-je, ce moment si triste en un moment de bonheur. Ah, dit-elle en r'ouvrant les yeux, & jettant sur moi des regards de douleur & d'effroi, il faut donc redevenir ce que j'étois. Non, lui dis-je après quelques momens de silence, il ne faut rien, j'avois cru que vous m'ai-

miez. Et je ne vous aime donc pas, dit-elle en paſſant à ſon tour ſes bras autour de moi, je ne vous aime donc pas ! Peignez-vous s'il ſe peut, Madame, ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. A la fin je me mis à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux ; je lui demandai pardon de mon impétuoſité. Je ſai que vous m'aimez, lui dis-je, je vous reſpecte, je vous adore, vous ne ſerez pour moi que ce que vous voudrez. Ah ! dit-elle, il faut, je le vois bien, redevenir ce qu'il me ſeroit affreux d'être, ou vous perdre, ce qui ſeroit mille fois plus affreux. Non, dis-je, vous vous trompez, vous m'offenſez ; vous ne me perdrez point, je vous aimerai toujours. Vous m'aimerez peut être, reprit-elle, mais je ne vous en perdrai pas moins. Et quel droit aurois-je de vous conſerver ! Je vous perdrai, j'en ſuis ſûre, & ſes larmes étoient prêtes à la ſuffoquer ; mais de peur que je n'appellaſſe du ſecours, de peur de n'être plus ſeule avec moi, elle me promit de faire tous ſes efforts pour ſe calmer, & à la fin elle réuſſit. Depuis ce moment Caliſte ne fut plus la même ; inquiète quand elle ne me voyoit pas, frémiſſant

quand je la quittois, comme si elle eût craint de ne me jamais revoir; transportée de joie en me revoyant; craignant toujours de me déplaire, & pleurant de plaisir quand quelque chose de sa part m'avoit plu, elle fut quelque fois bien plus aimable, plus attendrissante, plus ravissante qu'elle n'avoit encore été, mais elle perdit cette sérénité, cette égalité, cet à propos dans toutes ses actions qui auparavant ne la quittoit pas, & qui l'avoit si fort distinguée. Elle cherchoit bien à faire les mêmes choses, & c'étoient bien en effet les mêmes choses qu'elle faisoit; mais, faites tantôt avec distraction, tantôt avec passion, tantôt avec ennui, toujours beaucoup mieux ou moins bien qu'auparavant, elles ne produisoient plus le même effet sur elle ni sur les autres. Ah! ciel, combien je la voyois tourmentée & combattue! Emue de mes moindres caresses qu'elle cherchoit plutôt qu'elle ne les évitoit, & toujours en garde contre son émotion, m'attirant par une sorte de politique, & de peur que je ne lui échapasse tout-à-fait, se reprochant de m'avoir attiré, & me repoussant doucement, fâchée le moment d'après de m'avoir repous-

ſé ; l'effroi & la tendreſſe, la paſſion & la retenue ſe ſuccédoient dans ſes mouvemens & dans ſes regards avec tant de rapidité qu'on croyoit les y voir enſemble. Et moi tour-à-tour embrâſé & glacé, irrité, charmé, attendri ; le dépit, l'admiration, la pitié m'émouvant tour-à-tour me laiſſoient dans un trouble inconcevable. Finiſſons, lui dis-je un jour, tranſporté à la fois d'amour & de colère, en fermant ſa porte à la clef, & l'emportant de devant ſon clavecin. Vous ne me ferez pas violence, me dit-elle doucement, car vous êtes le maître. Cette voix, ce diſcours m'ôtèrent tout mon emportement, & je ne pus plus que l'aſſeoir doucement ſur mes genoux, appuyer ſa tête contre mon épaule, & mouiller de larmes ſes belles mains en lui demandant mille fois pardon, & elle me remercia autant de fois d'une manière qui me prouva combien elle avoit réellement eu peur ; & pourtant elle m'aimoit paſſionnément & ſouffroit autant que moi, & pourtant elle auroit voulu être ma maîtreſſe. Un jour je lui dis, vous ne pouvez vous réſoudre à vous donner & vous voudriez vous êtes donnée. Cela eſt vrai, dit-elle, & cet aveu ne me

fit

fit rien obtenir ni même rien entreprendre. Ne croyez pourtant pas, Madame, que tous nos momens fuſſent cruels, & que notre ſituation n'eût encore des charmes, elle en avoit qu'elle tiroit de ſa bizarrerie même & de nos privations. Les plus petites marques d'amour conſervèrent leur prix. Jamais nous ne nous rendîmes qu'avec tranſport le plus léger ſervice. En demander un étoit le moyen d'expier une offenſe, de faire oublier une querelle; nous y avions toujours recours, & ce ne fut jamais inutilement. Ses careſſes à la vérité me faiſoient plus de peur que de plaiſir, mais la familiarité qu'il y avoit entre nous étoit délicieuſe pour l'un & pour l'autre. Traité quelquefois comme un frère, ou plutôt comme une ſœur; cette faveur m'étoit prècieuſe & chère.

Caliſte devint ſujette, & cela ne vous ſurprendra pas, à des inſomnies cruelles. Je m'oppoſai à ce qu'elle prît des remèdes qui euſſent pu déranger entièrement ſa ſanté, & je voulus que tour-à-tour ſa Femme-de-Chambre & moi nous lui procuraſſions le ſommeil en lui faiſant quelque lecture. Quand nous la voyions endormie, moi, tout auſſi

ſcrupuleuſement que Fanny, je me retirois le plus doucement poſſible, & le lendemain pour récompenſe j'avois la permiſſion de me coucher à ſes pieds, ayant pour chevet ſes genoux, & de m'y endormir quand je le pouvois. Une nuit je m'endormis en liſant à côté de ſon lit, & Fanny apportant comme à l'ordinaire le déjeûner de ſa Maîtreſſe à la pointe du jour, on abrégeoit les nuits le plus qu'on le pouvoit, s'avança doucement & ne me réveilla pas tout de ſuite. Le jour devenu plus grand j'ouvre enfin les yeux & je les vois me ſourire. Vous voyez, dis-je à Fanny, tout eſt bien reſté comme vous l'avez laiſſé, la table, la lampe, le livre tombé de ma main ſur mes genoux. Oui, c'eſt bien, me dit-elle, & me voyant embarraſſé de ſortir de la maiſon, allez ſeulement, Monſieur, & quand même les voiſins vous verroient, ne vous mettez pas en peine. Ils ſavent que Madame eſt malade, nous leur avons tant dit que vous viviez comme frère & ſœur, qu'à préſent nous aurions beau leur dire le contraire ils ne nous croiroient pas. Et ne ſe moquent-ils pas de moi ? lui dis-je. Oh non, Monſieur, ils s'étonnent

& voilà tout. Vous êtes aimés & reſpectés l'un & l'autre. Ils s'étonnent Fanny, repris-je, ils ont vraiment raiſon ! Et quand nous les étonnerions moins, ceſſeroient-ils pour cela de nous aimer ? Ah ! Monſieur, cela deviendroit tout différent. Je ne puis le croire, Fanny, luï dis-je, mais en tout cas s'ils l'ignoroient.... Ces choſes-là, Monſieur, me dit-elle naïvement, pour être bien cachées ne doivent pas être. — Mais. — Il n'y a point de *mais*, Monſieur, vous ne pourriez vous cacher ſi bien de James & de moi que nous ne vous devinaſſions. James ne diroit rien, mais il ne ſerviroit plus Madame comme il la ſert, comme la première Ducheſſe du royaume, ce qui prouve toujours qu'on reſpecte ſa maîtreſſe, & moi je ne dirois rien, mais je ne pourrois reſter avec Madame, car je penſerois, ſi on le ſait un jour, cela me ſera reproché tout le reſte de ma vie ; alors les autres Domeſtiques qui m'ont toujours entendu louer Madame ſoupçonneroient quelque choſe, & les voiſins qui ſavent combien Madame eſt bonne & aimable ſoupçonneroient auſſi, & puis il viendroit une autre Femme-de-Chambre qui n'aimeroit pas Madame autant que je l'aime,

& bientôt on parleroit. Il y a tant de langues qui ne demandent qu'à parler! Quelles louent ou blâment, c'eſt tout un, pourvu qu'elles parlent. Il me ſemble que je les entends. *Vous voyez*, diroient-ils· *Et puis fiez-vous aux aupparences. C'étoit un ſi belle réforme! Elle donnoit aux pauvres, elle alloit à l'Egliſe.* Ce qu'on admire à préſent ſeroit peut-être alors traité d'hipocriſie; mais, Monſieur, on vous pardonneroit encore moins qu'à Madame; car, voyant combien elle vous aime, on trouve que vous devriez l'épouſer, & l'on diroit toujours que ne l'épouſoit-il? Ah! Fanny, Fanny, s'écria douloureuſement Caliſte, vous ne dites que trop bien. Qu'ai-je fait? dit-elle en françois. Pourquoi lui ai-je laiſſé vous prouver que je ne puis plus changer de conduite, quand même je le voudrois! Je voulus répondre, mais elle me conjura de ſortir.

Un Marchand du voiſinage, plus matineux que les autres, ouvroit déjà ſa boutique. Je paſſai devant lui tout exprès pour n'avoir pas l'air de me ſauver. Comment ſe porte Madame? me dit-il. Elle ne dort toujours preſque point, lui répondis-je. Nous liſons tous

les soirs Fanny & moi pendant une heure ou deux avant de pouvoir l'endormir, & elle se réveille avec l'aurore. Cette nuit j'ai lu si long-temps que je me suis endormi moi-même. Et avez-vous déjeûné, Monsieur, me dit-il ? Non, lui répondis-je. Je comptois me jetter sur mon lit pour essayer d'y dormir une heure ou deux. Ce seroit presque dommage, Monsieur, me dit-il. Il fait si beau temps, & vous n'avez point l'air fatigué ni assoupi. Venez plutôt déjeûner avec moi dans mon jardin. J'acceptai la proposition, me flattant que cet homme-là seroit le dernier de tous les voisins à médire de Caliste, & il me parla d'elle, de tout le bien qu'elle faisoit & qu'elle me laissoit ignorer avec tant de plaisir & d'admiration, que je fus bien payé de ma complaisance. Ce jour-là même Caliste reçut une lettre de l'oncle de son amant, qui la prioit de venir incessamment à Londres. Je résolus de passer chez mon père le temps de son absence, & nous partîmes en même-temps. Vous reverrai-je, me dit-elle ? Est-il sûr que je vous revoye ? Oui, lui dis-je, & tout aussi-tôt que vous le souhaiterez, à moins que je ne sois mort. Nous nous promîmes de

nous écrire au moins deux fois par ſemaine, & jamais promeſſe ne fut mieux tenue. L'un ne penſant & ne voyant rien qu'il n'eût voulu le dire ou le montrer à l'autre, nous avions de la peine à ne pas nous écrire encore plus ſouvent.

Mon père m'auroit peut être mal reçu s'il n'eût été très-ſatisfait de la manière dont j'avois employé mon temps. Il en étoit inſtruit par d'autres que par moi, & heureuſement il ſe trouva chez lui des gens capables ſelon lui de me juger, & dont je gagnai le ſuffrage. On trouva que j'avois acquis des connoiſſances & de la facilité à m'exprimer & on me prédit des ſuccès qui flattèrent d'avance ce père tendre & diſpoſé pour moi à une partialité favorable. Je fis connoiſſance avec la maiſon paternelle que je n'avois revue qu'un moment depuis mon départ pour l'Amérique, & dans un temps où je ne faiſois attention à rien. Je fis connoiſſance avec les amis & les voiſins de mon père. Je chaſſai & je courus avec eux, & j'eus le bonheur de ne leur être pas déſagréable. Je vous ai vu à votre retour d'Amérique, me dit un des plus anciens amis de notre famille, ſi votre

père doit à une femme le plaiſir de vous revoir tel que vous êtes à préſent, il devroit bien par reconnoiſſance vous la laiſſer épouſer. Les femmes que j'eus occaſion de voir me firent un accueil flatteur. Combien il étoit plus aiſé de réuſſir auprès de quelques-unes de celles que mon père honoroit le plus, qu'auprès de cette fille ſi dédaignée! Je l'avouerai, mon ame avoit un ſi grand beſoin de repos que dans certains momens toute manière de m'en procurer m'eût paru bonne, & Caliſte s'étoit montrée ſi peu diſpoſée à la jalouſie que l'idée que je pourrois la chagriner ne me ſeroit peut-être pas venue. Je ne ſentois pas que toute diſtraction eſt une infidélité; & ne voyant rien qui lui fut comparable, il ne me vint jamais dans l'eſprit que je puſſe lui devenir véritablement infidèle; mais je dirai auſſi que toutes les autres manières de me diſtraire me paroiſſoient préférables à celles que m'offroient les femmes. Il me tardoit quelquefois de faire de mes facultés un plus noble & plus utile uſage que je n'avois fait juſqu'alors. Je ne ſentois pas encore que le projet du bien public n'eſt qu'une noble chimère; que la fortune, les circonſtances, des évènemens que per-

ſonne ne prévoit & n'amène changent les nations ſans les améliorer ni les empirer, & que les intentions du citoyen le plus vertueux n'ont preſque jamais influé ſur le bien être de ſa patrie; je ne voyois pas que l'eſclave de l'ambition eſt encore plus puérile & plus malheureux que l'eſclave d'une femme. Mon père exigea que je me préſentaſſe pour une place dans le Parlement à la première élection, & charmé de pouvoir une fois lui complaire, j'y conſentis avec joie. Caliſte m'écrivoit.

« Si je ſuis pour quelque choſe dans vos pro-
» jets, comme j'oſe encore m'en flatter, vous
» n'en pouvez pas moins entrer dans un ar-
» rangement qui vous obligeroit à vivre à
» Londres. Un oncle de mon père qui a
» voulu me voir vient de me dire que je lui
» avois donné plus de plaiſir en huit jours
» que tous ſes colatéraux & leurs enfans en
» vingt-ans, & qu'il me laiſſeroit ſa maiſon &
» ſon bien; que je ſaurois réparer & embellir
» l'une & faire un bon uſage de l'autre, au lieu
» que le reſte de ſa parenté ne feroit que dé-
» molir & diſſiper plattement, ou épargner
» vilainement. Je vous rapporte tout cela pour

» que vous ne me blâmiez pas de ne m'être
» point opposée à sa bonne volonté, j'ai d'ail-
» leurs autant de droit que personnne à cet
» héritage, & ceux qu'il pourroit regarder ne
» sont pas dans le besoin. Mon parent est riche
» & fort vieux; sa maison est très-bien située
» près de Whitehall. Je vous avoue que l'idée
» de vous y recevoir ou de vous la prêter m'a
» fait grand plaisir. S'il vous venoit quelque
» fantaisie dispendieuse, si vous aviez envie
» d'un très-beau cheval ou de quelque tableau,
» je vous prie de la satisfaire, car le testament
» est fait, & le testateur si opiniâtre qu'il n'en
» reviendra sûrement pas. De sorte que je me
» compte pour riche dès à présent, & je vou-
» drois bien devenir votre créancière ».

Dans une autre lettre elle me disoit :

« Tandis que je m'ennuie loin de vous,
» que tout ce que je fais me paroît inutile &
» insipide, à moins que je ne puisse le rappor-
» ter à vous d'une manière ou d'une autre, je
» vois que vous vous reposez loin de moi. D'un
» côté, impatience & ennui; de l'autre satis-
» faction & repos, quelle différence! Je ne
» me plains pas cependant. Si je m'affligeois
» je n'oserois le dire. Supposé que je visse une

» femme entre vous & moi je m'affligerois » bien plus, & cependant je ne devrois & » n'oserois jamais le dire ».

Dans une autre lettre encore elle disoit : « Je crois avoir vu votre père. Frappé de » ses traits qui me rapelloient les vôtres, je » suis restée immobile à le considérer. C'est » sûrement lui, & il m'a aussi regardée ».

En effet, mon père, comme il me l'a dit depuis, l'avoit vue par hasard dans une course qu'il avoit faite à Londres. Je ne sai où il la rencontra, mais il demanda qui étoit cette belle femme. Quoi, lui dit quelqu'un, vous ne connoissez pas la Califte de Lord L. & de votre fils ! Sans ce premier nom, me dit-il, & il s'arrêta. Malheureux, pourquoi le prononçâtes vous !

Je commençois à être en peine de la manière dont je pourrois retourner à Bath. Ma santé n'étoit plus une raison ni un prétexte, & quoique je n'eusse rien à faire ailleurs, il devenoit bizarre d'y commencer un nouveau séjour. Califte le sentit elle-même, & dans la lettre par laquelle elle m'annonça son départ de Londres elle me témoigna son inquiétude là-dessus. Dans cette même lettre,

elle me parloit de quelques nouvelles connoiſſances qu'elle avoit faites chez l'oncle de Mylord L. & qui toutes parloient d'aller à Bath. Il ſeroit affreux, ajouta-t-elle, d'y voir tout le monde, excepté la ſeule perſonne du monde que je ſouhaite de voir. Heureuſement, (alors du moins je croyois pouvoir dire que c'étoit heureuſement) mon père curieux peut-être dans le fond de l'ame, de connoître celle qu'il rejettoit, d'entendre parler d'elle avec certitude & avec quelque détail, peut-être auſſi pour continuer à vivre avec moi ſans qu'il m'en coûtât aucun ſacrifice; peut-être auſſi pour rendre mon ſéjour à Bath moins étrange, car tant de motifs peuvent ſe réunir dans une ſeule intention, mon père, dis-je, annonça qu'il paſſeroit quelque mois à Bath. J'eus peine à lui cacher mon extrême joie. Ah! ciel, diſois-je en moi-même, ſi je pouvois tout réunir, mon père, mes devoirs, Caliſte, ſon bonheur & le mien! Mais, à peine le projet de mon père fut il connu qu'une femme, veuve depuis dix-huit mois d'un de nos parens, lui écrivit que, deſirant d'aller à Bath avec ſon fils, enfant de neuf à dix ans, elle le prioit de prendre une mai-

ſon où ils puſſent demeurer enſemble. Les idées de mon père me parurent dérangées par cette propoſition, ſans que je puſſe démêler ſi elle lui étoit agréable ou déſagréable. Quoiqu'il en ſoit il ne pouvoit que l'accepter, & je fus envoyé à Bath pour arranger un logement pour mon père, pour cette couſine que je ne connoiſſois pas, pour ſon fils & pour moi. Caliſte y étoit déjà revenue. Charmée de faire quelque choſe avec moi, elle dirigea & partagea mes ſoins avec un zèle digne d'un autre objet, & quand mon père & Lady Betty B. arrivèrent ils admirèrent dans tout ce qu'ils voyoient autour d'eux une élégance, un goût qu'ils n'avoient vu, diſoient-ils, nulle part, & me témoignèrent une reconnoiſſance qui ne m'étoit pas due. Caliſte dans cette occaſion avoit travaillé contre elle ; car, certainement, Lady Betty dès ce premier moment me ſuppoſa de vues que ſa fortune, ſa figure & ſon âge auroient rendus fort naturelles. Elle s'étoit mariée très-jeune, & n'avoit pas dix-ſept ans lors de la naiſſance de Sir Harry B. ſon fils. Je ne lui reproche donc point les idées qu'elle ſe forma, ni la conduite qui en fut la conſéquence. Ce qui m'étonne c'eſt l'impreſſion

que me fit ſa bonne volonté. Je n'en fus pas bien flatté, mais j'en fus moins ſenſible à l'attachement de Caliſte. Elle m'en devint moins précieuſe. Je crus que toutes les femmes aimoient, & que le haſard, plus qu'aucune autre choſe, déterminoit l'objet d'une paſſion à laquelle toutes étoient diſpoſées d'avance. Caliſte ne tarda par à voir que j'étois changé.... Changé ? non, je ne l'étois pas. Ce mot dit trop, & rien de ce que je viens d'exprimer n'étoit diſtinctement dans ma penſée ni dans mon cœur. Pourquoi êtres mobiles & inconſéquens que nous nous ſommes, eſſayons-nous de rendre compte de nous mêmes ? Je ne m'apperçus point alors que j'euſſe changé, & aujourd'hui pour expliquer mes diſtractions, ma ſécurité, ma molle & foible conduite j'aſſigne une cauſe à un changement que je ne ſentois pas.

Le fils de Lady Betty, ce petit garçon d'environ dix ans, étoit un enfant charmant & il reſſembloit à mon frère. Il me le rappelloit ſi vivement quelquefois, & les jeux de notre enfance, que mes yeux ſe rempliſſoient de larmes en le regardant. Il devint mon élève, mon camarade, je ne me promenois plus ſans lui, & je le menois preſque tous les jours chez Caliſte

Un jour que j'y étois allé ſeul, je trouvai chez elle un gentilhomme campagnard de très-bonne mine qui la regardoit deſſiner. Je cachai ma ſurpriſe & mon déplaiſir. Je voulus reſter après lui, mais cela fut impoſſible, il lui demanda à ſouper. A onze heures je prétendis que rien ne l'incommodoit tant que de ſe coucher tard, & j'obligeai mon rival, oui, c'étoit mon rival, à ſe retirer auſſi bien que moi. Pour la première fois les heures m'avoient paru bien longues chez Caliſte. Le nom de cet homme ne m'étoit pas inconnu. C'étoit un nom que perſonne de ceux qui l'avoient porté n'avoit rendu brillant; mais ſa famille étoit ancienne, & conſidérée depuis long-temps dans une province du Nord de l'Angleterre. Connoiſſant l'oncle de Lord L**, & ayant vu Caliſte avec lui à l'Opéra; il avoit ſouhaité de lui être préſenté, & avoit demandé la permiſſion de lui rendre viſite. Il fut chez elle deux ou trois fois, & crut voir en réalité les muſes & les graces qu'il n'avoit vues que dans ſes livres claſſiques. Après ſa troiſième viſite, il vint demander au Général des informations ſur Caliſte, ſa fortune & ſa famille. On lui répondit avec toute la vérité poſſible. Vous êtes honnête homme, Mon-

sieur, dit alors l'admirateur de Caliſte, me conſeillez-vous de l'épouſer? Sans doute, lui fut-il répondu, ſi vous pouvez l'obtenir. Je donnerois le même conſeil à mon fils, au fils de mon meilleur ami. Il y a un imbécile qui l'aime depuis long-tems, & qui n'oſe l'épouſer, parce que ſon père, qui n'oſe la voir de peur de ſe laiſſer gagner ne veut pas y conſentir. Ils s'en repentiront toute leur vie, mais dépêchez-vous, car ils pourroient changer.

Voilà l'homme que j'avois trouvé chez Caliſte. Le lendemain je fus chez elle de très-bonne heure, & je lui exprimai mon déplaiſir & mon impatience de la veille. Quoi! dit-elle, cela vous fait quelque peine! autrefois je voyois bien que vous ne pouviez ſouffrir de trouver qui que ce ſoit avec moi, pas même un artiſan ni une femme; mais depuis quelque tems vous ne ceſſez de mener avec vous le petit Chevalier, j'ai cru que c'étoit exprès pour que nous ne fuſſions pas ſeuls enſemble. Mais, dis-je, c'eſt un enfant. Il voit & entend comme un autre, dit-elle. Et ſi je ne l'amène plus, repris-je, ceſſerez-vous de recevoir l'homme qui m'importuna

hier ? Vous pouvez l'amener toujours, dit-elle, mais moi je ne puis renvoyer l'autre, tant que perſonne n'aura ſur moi des droits plus grands que n'en a mon bienfaiteur, qui m'a fait faire connoiſſance avec lui, & m'a priée de le bien recevoir. Il eſt amoureux de vous, lui dis-je, après m'être promené quelque tems à grand pas dans la chambre, il n'a point de père, il pourra..... Je ne pus achever. Caliſte ne me répondit rien, on annonça l'homme qui me tourmentoit, & je ſortis. Peu après je revins. Je réſolus de m'accoutumer à lui, plutôt que de me laiſſer bannir de chez moi, car c'étoit chez moi. J'y venois encore plus ſouvent qu'à l'ordinaire & j'y reſtois moins long-temps. Quelquefois elle étoit ſeule, & c'étoit une bonne fortune dont tout mon être étoit réjoui. Je n'amenois plus le petit garçon, qui au bout de quelques jours s'en plaignit amèrement. Un jour, en préſence de Lady Betty, il adreſſa ſes plaintes à mon père, & le ſupplia de le mener chez Miſtriſſ Caliſta, puiſque je ne l'y menois plus. Ce nom, la manière de le dire firent ſourire mon père avec un mêlange de bienveillance & d'embarras. Je n'y vais pas moi-même, dit-il à Sir Harry. Eſt-ce

que

que votre fils ne veut pas vous y mener, reprit l'enfant ? Ah ! ſi vous aviez y été quelquefois vous y retourneriez tous les jours comme lui. Voyant mon père ému & attendri, je fus ſur le point de me jetter à ſes pieds, mais la préſence de Lady Betty ou ma mauvaiſe étoile, ou plutôt ma maudite foibleſſe me retint ! Oh Caliſte combien vous auriez été plus courageuſe que moi ! Vous auriez profité de cette occaſion précieuſe ; vous auriez tenté & réuſſi, & nous aurions paſſé enſemble une vie que nous n'avons pu apprendre à paſſer l'un ſans l'autre. Pendant qu'incertain, irréſolu je laiſſois échapper ce moment unique, on vint de la part de Caliſte, à qui j'avois dit les plaintes de Sir Harry, demander à Mylady que ſon fils pût dîner chez elle. Le petit garçon n'attendit pas la réponſe, il courut ſe jetter au cou de James & le pria de l'emmener. Le ſoir, le lendemain, les jours ſuivans il parla tant de ma maîtreſſe qu'il impatienta Lady Betty & commença tout de bon à intéreſſer mon père. Qui ſait ce que n'auroit pas pu produire cette eſpèce d'interceſſion ? Mais mon père fut obligé d'aller paſſer quelques jours chez lui pour

des affaires preſſantes, & ce mouvement de bonne volonté une fois interrompu ne put plus être redonné.

Sir Harry s'établit ſi bien chez Caliſte que je ne la trouvois plus ſeule avec ſon nouvel amant. Il fut je penſe auſſi importuné de l'enfant que je pouvois l'être de lui. Caliſte dans cette occaſion déploya un art & des reſſources de génie, d'eſprit & de bonté que j'étois bien éloigné de lui connoître. L'habitant de Norfolk ne pouvant l'entretenir vouloit au moins qu'elle le charmât comme à Londres par ſa voix & ſon claveſſin, & demandoit des ariettes françoiſes, italiennes, des morceaux d'opéra; mais Caliſte trouvant que tout cela ſeroit vieux pour moi, & ennuyeux pour le petit garçon, & que je me ſoucierois peu d'ailleurs d'aider à l'effet en l'accompagnant comme à mon ordinaire, ſe mit à imaginer des romances dont elle faiſoit la muſique, dont elle m'aidoit à faire les paroles, qu'elle faiſoit chanter par l'enfant, & juger par mon rival. Elle chanta & joua, & parodia, la charmante romance *Have you ſeen my Hanna*, de manière à m'arracher vingt fois des larmes. Elle voulut auſſi que nous appriſſions à deſſiner à Sir Harry,

& pour pouvoir ſe refuſer ſans rudeſſe à cette muſique perpétuelle, elle ſe procura quelques-uns de ces tableaux de Rubens & de Snyders, où des enfans ſe jouent avec des guirlandes de fleurs, & les copiant à l'aide d'un pauvre peintre fort habile, que le haſard lui avoit amené, & dont elle avoit démêlé le talent ; elle en entoura ſa chambre, laiſſant entre eux de l'eſpace pour des conſoles ſur leſquelles devoient être placées des lampes d'une forme antique, & des vaſes de porcelaine ; ce travail nous occupoit tous, & ſi l'enfant ſeul étoit content, tout le monde étoit amuſé. Surpris moi-même de l'effet quand l'appartement fut arrangé, & trouvant qu'elle n'avoit jamais eu autant d'activité ni d'invention, j'eus la cruauté de lui demander ſi c'étoit pour rendre à M. M** ſa maiſon plus agréable. Ingrat ! dit-elle. Oui, m'écriai-je, vous avez raiſon, je ſuis un ingrat, mais auſſi qui pourroit voir ſans humeur des talens, dont on ne jouit plus ſeul, ſe déployer tous les jours d'une façon plus brillante ? C'eſt bien, dit-elle, de leur part le chant du cigne. On entendit heurter à la porte. Préparez-vous à voir, dit le petit Harry, comme s'il y avoit entendu ſi-

neſſe, notre éternel Monſieur de Norfolk. C'étoit lui en effet.

Nous menâmes encore quelques jours la même vie, mais ce n'étoit pas l'intention de mon rival de partager toujours Caliſte avec un enfant & moi. Il vint lui dire un matin, que d'après ce qu'il avoit appris d'elle par le Général D. & le public, mais ſur-tout d'après ce qu'il en voyoit lui-même, il étoit réſolu à ſuivre le penchant de ſon cœur & à lui offrir ſa main & ſa fortune. Je vais, dit-il, prendre une connoiſſance exacte de mes affaires, afin de pouvoir vous en rendre compte. Je veux que votre ami, votre protecteur à qui je dois le bonheur de vous connoître, examine & juge avec vous ſi mes offres ſont dignes d'être acceptées; mais quand vous aurez tout examiné, vous êtes trop généreuſe pour me faire attendre une réponſe déciſive, & ſi je vous trouvois enſemble il ne faudroit que quelques momens pour décider de mon ſort. Je voudrois être moi-même plus digne de vos offres, lui dit Caliſte, auſſi troublée qui ſi elle ne s'étoit pas attendue à ſa déclaration; allez, Monſieur, je ſens tout l'honneur que vous me faites. J'examinerai avec moi-même ſi je dois l'accepter, & après

votre retour je ſerai bientôt décidée. Sir Harry & moi la trouvâmes une heure après ſi pâle, ſi changée qu'elle nous effraya. Eſt-il croyable que je ne me décidai pas alors ? Je n'avois certainement qu'un mot à dire. Je paſſai trois jours preſque du matin au ſoir chez Caliſte à la regarder, à rêver, à héſiter & je ne lui dis rien. La veille du jour où ſon amant devoit revenir, j'allai chez elle l'après-dîner, je venois ſeul. Je ſavois que ſa Femme-de-chambre étoit allez chez des parens à quelques milles de Bath, & ne devoit revenir que le lendemain matin. Caliſte tenoit une caſſette remplie de petits bijoux, de pierres gravées, de miniatures qu'elle avoit apportées d'Italie, ou que Mylord lui avoit données. Elle me les fit regarder & obſerva leſquelles me plaiſoient le plus. Elle me mit au doigt une bague que Mylord avoit toujours portée, & me pria de la garder. Elle ne me diſoit preſque rien. Elle m'étonna & me parut différente d'elle-même. Elle étoit careſſante, & paroiſſoit triſte & réſignée. Vous n'avez rien promis à cet homme, lui dis je ? Rien, dit-elle, & voilà les ſeuls mots que j'aye pu me rappeller d'une ſoirée que je me ſuis rap-

pellée mille & mille fois. Mais je n'oublierai de ma vie la manière dont nous nous séparâmes. Je regardai ma montre. Quoi, dis-je, il eſt déjà neuf heures ! & je voulus m'en aller. Reſtez, me dit-elle. Il ne m'eſt pas poſſible, lui dis-je, mon père & Lady Betty m'attendent. Vous ſouperez tant de fois encore avec eux, dit-elle. Mais, dis-je, vous ne ſoupez plus ? — Je ſouperai. — On m'a promis des glaces. — Je vous en donnerai (il faiſoit exceſſivement chaud.) Elle n'étoit preſque pas habillée. Elle ſe mit devant la porte vers laquelle Je m'avançois ; je l'embraſſai en l'ôtant un peu de devant la porte. Et vous ne laiſſerez donc pas de paſſer, dit-elle. Vous êtes cruelle, lui dis-je, de m'émouvoir de la ſorte ! — Moi, je ſuis cruelle ! j'ouvris la porte, je ſortis, elle me regarda ſortir, & je lui entendis dire en la refermant, *c'eſt fait*. Ces mots me pourſuivirent. Après les avoir mille fois entendus, je revins au bout d'une demi-heure en demander l'explication. Je trouvai ſa porte fermée à la clef. Elle me cria d'un cabinet, qui étoit par de-là ſa chambre, qu'elle s'étoit miſe dans le bain, & qu'elle ne pouvoit m'ouvrir n'ayant perſonne avec elle. Mais,

dis-je, s'il vous arrivoit quelque chose ! Il ne m'arrivera rien, me dit-elle. Est-il bien sûr, lui dis-je, que vous n'ayez aucun dessein sinistre. Très-sûr, me répondit-elle ; y a-t-il quelqu'autre monde où je vous retrouvasse ? Mais je m'enroue, & je ne puis plus parler. Je m'en retournai chez moi un peu plus tranquille, mais *c'est fait* ne put me sortir de l'esprit & n'en sortira jamais, quoique j'aye revu Caliste. Le lendemain matin je retournai chez elle. Fanny me dit qu'elle ne pouvoit me voir ; & me suivant dans la rue, qu'est-il donc arrivé à ma maîtresse, me dit-elle ? Quel chagrin lui avez-vous fait ? Aucun, lui dis-je, qui me soit connu. Je l'ai trouvée, reprit-elle dans un état incroyable. Elle ne s'est pas couchée cette nuit.... Mais je n'ose m'arrêter plus long-temps. Si c'est votre faute, vous n'aurez point de repos le reste de votre vie. Elle rentra, je me retirai très-inquiet ; une heure après je revins : Caliste étoit partie. On me donna la cassette de la veille & une lettre que voici :

« Quand j'ai voulu vous retenir hier je n'ai » pu y réussir. Aujourd'hui je vous renvoye, & » vous obéissez au premier mot. Je pars pour » vous épargner des cruautés qui empoison-

» neroient le reſte de votre vie ſi vous veniez
» un jour à les ſentir. Je m'épargne à moi
» le tourment de contempler en détail un mal-
» heur & des pertes d'autant plus vivement
» ſenties que je ne ſuis en droit de les repro-
» cher à perſonne. Gardez pour l'amour de
» moi ces bagatelles que vous admirâtes hier,
» vous le pouvez avec d'autant moins de
» ſcrupule que je ſuis réſolue à me réſerver la
» propriété la plus entière de tout ce que je
» tiens de Mylord ou de ſon oncle ».

Comment vous rendre compte, Madame, du ſtupide abattement où je reſtai plongé, & de toutes les puériles, ridicules, mais peu diſtinctes conſidérations auxquelles ſe borna ma penſée comme ſi je fuſſe devenu incapable d'aucune vue ſaine, d'aucun raiſonnement? Ma léthargie fut-elle un retour du dérangement qu'avoit cauſé dans mon cerveau la mort de mon frère? Je voudrois que vous le cruſſiez, autrement comment aurez-vous la patience de continuer cette lecture? Je voudrois parvenir ſur-tout à le croire moi-même, ou que le ſouvenir de cette journée pût s'anéantir. Il n'y avoit pas une demie-heure qu'elle étoit partie, pour-

quoi ne la pas ſuivre, qu'eſt-ce qui me retint? S'il eſt des intelligences témoins de nos penſées, qu'elles me diſent ce qui me retint ? Je m'aſſis à l'endroit où Caliſte avoit écrit, je pris ſa plume, je la baiſai, je pleurai ; je crois que je voulois écrire ; mais bientôt importuné du mouvement qu'on ſe donnoit autour de moi pour mettre en ordre les meubles & les hardes de ma maîtreſſe, je ſors de ſa maiſon, je vais errer dans la campagne, je reviens enſuite me renfermer chez moi. A une heure après minuit je me couche tout habillé ; je m'endors, mon frère, Caliſte, mille fantômes lugubres viennent m'aſſaillir ; je me réveille en ſurſaut tout couvert de ſueur ; un peu remis je penſe que j'irai dire à Caliſte ce que j'ai ſouffert la veille, & la frayeur que m'ont cauſé mes rêves. A Caliſte ? Elle eſt partie ; c'eſt ſon départ qui me met dans cet état affreux : Caliſte n'eſt plus à ma portée, elle n'eſt plus à moi, elle eſt à un autre. Non, elle n'eſt pas encore à un autre, & en même-temps j'appelle, je cours, je demande des chevaux ; pendant qu'on les mettoit à ma voiture j'allai éveiller ſes gens & leur demander s'ils n'avoient rien appris de M. M**. Ils me dirent qu'il

étoit arrivé à huit heures du soir, & qu'il avoit pris à dix le chemin de Londres. A l'instant ma tête s'embarrassa, je voulus m'ôter la vie, je méconnus les gens & les objets, je me persuadai que Caliste étoit morte; une forte saignée suffit à peine pour me faire revenir à moi, & je me retrouvai dans les bras de mon père qui joignit aux plus tendres soins pour ma santé celui de cacher le plus qu'il fut possible l'état où j'avois été. Funeste précaution! Si on l'avoit su il auroit effrayé peut-être, & personne n'eût voulu s'associer à mon sort.

Le lendemain on m'apporta une lettre. Mon père qui ne me quittoit pas me pria de la lui laisser ouvrir; que je voye une fois, me dit-il, quoiqu'il soit trop tard, ce qu'étoit cette femme. Lisez, lui dis-je, vous ne verrez certainement rien qui ne lui fasse honneur.

« Il est bien sûr à présent que vous ne » m'avez pas suivie. Il n'y a que trois heures » que j'espérois encore. A présent je me » trouve heureuse de penser qu'il n'est plus » possible que vous arriviez, car il ne pour- » roit en résulter que les choses les plus fu- » nestes, mais je pourrois recevoir une lettre.

» Il y a des instans où je m'en flatte encore L'habitude étoit si grande, & il est pourtant impossible que vous me haïssiez, ou que je sois pour vous comme une autre. J'ai encore une heure de liberté. Quoique tout soit prêt, je puis encore me dédire ; mais si je n'apprends rien de vous, je ne me dédirai pas. Vous ne vouliez plus de moi, votre situation auprès de moi étoit trop uniforme ; il y a long-temps que vous en êtes fatigué. J'ai fait une dernière tentative. J'avois presque cru que vous me retiendriez ou que vous me suivriez. Je ne me ferai pas honneur des autres motifs qui ont pu entrer dans ma résolution, ils sont trop confus, c'est pourtant mon intention de chercher mon repos & le bonheur d'autrui dans mon nouvel état, & de me conduire de façon que vous ne rougissiez pas de moi. Adieu, l'heure s'écoule, & dans un instant on viendra me dire qu'elle est passée ; adieu, vous pour qui je n'ai point de nom, adieu pour la dernière fois ». La lettre étoit tachée de larmes, celles de mon père tombèrent sur les traces de celles de Caliste, les miennes.... Je sais la lettre par cœur, mais je ne puis plus

la lire. Deux jours après, Lady Betty tenant la gazette, lut à l'article des mariages, *Charles M*** of Norfolk, with Maria Sophia***.* Oui, elle lut ces mots; il fallut les entendre. Ciel! avec *Maria Sophia!*... Je ne puis pas accuſer Lady Betty d'inſenſibilité dans cette occaſion. J'ai lieu de croire qu'elle regardoit Caliſte comme une fille honnête pour ſon état, avec qui j'avois vécu, qui m'aimoit encore quoique je ne l'aimaſſe plus, qui voyant que je m'étois détaché d'elle, & que je ne l'épouſerois jamais, prenoit avec chagrin le parti de ſe marier, pour faire une fin honorable; certainement Lady Betty n'attribuoit ma triſteſſe qu'à la pitié; car, loin de m'en ſavoir mauvais gré, elle en eut meilleur opinion de mon cœur. Toute cette manière de juger étoit fort naturelle & ne differoit de la vérité que par des nuances qu'elle ne pouvoit deviner.

Huit jours ſe paſsèrent, pendant leſquels il me ſembloit que je ne vivois pas. Inquiet, égaré, courant toujours comme ſi j'avois cherché quelque choſe, ne trouvant rien, ne cherchant même rien, ne voulant que me fuir moi-même, & fuir ſucceſſivement tous les objets

qui frappoient mes regards ! Ah ! Madame, quel état ! & faut-il que j'éprouve qu'il en eſt un plus cruel encore ! Un matin, pendant le déjeûner, Sir Harry s'approchant de moi, me dit : je vous vois ſi triſte, j'ai toujours peur qui vous ne vous en alliez auſſi. Il m'eſt venu une idée. On parle quelquefois à maman de ſe remarier, j'aimerois mieux que ce fût vous que tout autre qui devinſiez mon père ; alors vous reſteriez auprès de moi, ou bien vous me prendriez avec vous, ſi vous vous en alliez. Lady Betty ſourit. Elle eut l'air de penſer que ſon fils ne faiſoit que me mettre ſur les voies de faire une propoſition à laquelle j'avois penſé depuis long-temps. Je ne répondis rien. Elle crut que c'étoit par embarras, par timidité. Mais mon ſilence devenoit trop long. Mon père prit la parole : vous avez-là une très-bonne idée mon ami Harry, dit-il, & je me flatte qu'une fois ou l'autre tout le monde en jugera ainſi. Une fois ou l'autre ! dit Lady Berty. Vous me croyez plus prude que je ne ſuis. Il ne me faudroit pas tant de tems pour adopter une idée qui vous ſeroit agréable, ainſi qu'à votre fils & au mien. Mon père me prit par la main, & me fit ſortir.

Ne me puniſſez pas, me dit-il, de n'avoir pas ſu faire céder des conſidérations qui me paroiſſoient victorieuſes à celles que je trouvois foibles. Je puis avoir été aveugle, mais je n'ai pas cru être dur. Je n'ai rien dans le monde de ſi cher que vous. Méritez juſqu'au bout ma tendreſſe; je voudrois n'avoir point exigé ce ſacrifice, mais puiſqu'il eſt fait, rendez le méritoire pour vous & utile à votre père; montrez-vous un fils tendre & généreux en acceptant un mariage qui paroîtroit avantageux à tout autre que vous, & donnez-moi des petits fils qui intéreſſent & amuſeut ma vieilleſſe, & me dédommagent de votre mère, de votre frère & de vous, car vous n'avez jamais été & ne ſerez peut-être jamais à vous, à moi, ni à la raiſon.

Je rentrai dans la chambre. Pardonnez mon peu d'éloquence, dis-je à Mylady, & croyez que je ſens mieux que je ne m'exprime. Si vous voulez me promettre le plus grand ſecret ſur cette affaire, & permettre que j'aille faire un tour à Paris & en Hollande, je partirai dès demain, & reviendrai dans quatre mois vous prier de réaliſer des intentions qui me ſont ſi honorables & ſi avantageuſes. Dans

quatre mois ! dit Mylady ; & il faudroit m'engager au plus profond ſecret ? Pourquoi ce ſecret, je vous prie ? Seroit-ce pour ménager la ſenſibilité de cette femme ? n'importe mes motifs, lui dis-je ; mais je ne m'engage qu'à cette condition. Ne ſoyez pas fâché, dit Sir Harry, maman ne connoît pas Miſtriſs Caliſta. Je t'épouſerai toi, mon cher Harry, ſi j'épouſe ta mère, lui dis-je en l'embraſſant. C'eſt bien auſſi toi que j'épouſe, & je te jure tendreſſe & fidélité. Madame eſt trop raiſonnable, dit avec gravité mon père, pour ne pas conſentir au ſecret que vous voulez qu'on garde ; mais pourquoi ne pas vous marier ſecrettement avant que de partir ? J'aurai du plaiſir à vous ſavoir marié ; vous partirez auſſitôt qu'il vous plaira après la célébration. De cette manière on ne ſoupçonnera rien, & ſi l'on parloit de quelque choſe, votre départ détruiroit ce bruit. Je comprends bien comment vous avez envie de faire un voyage de garçon, c'eſt-à-dire, ſans femme. Il fut queſtion de vous envoyer voyager avec votre frère au ſortir de l'univerſité, mais la guerre y mit obſtable. Lady Betty fut ſi bien appaiſée par le diſcours de mon père qu'elle

consentit à tout ce qu'il vouloit ; & trouva plaisant que nous fussions mariés avant un certain bal qui devoit se donner peu de jours après. L'erreur où nous verrions tout le monde, disoit-elle ; nous amuseroit elle & mois. Avec quelle rapidité je me vis entraîné ! Je connoissois Lady Betty depuis environ cinq mois. Notre mariage fut proposé, traité & conclu en une heure. Sir Harry étoit si aise que j'eus peine à me persuader qu'il pût être discret. Il me dit que quatre mois étoient trop longs pour pouvoir se taire, mais qu'il se tairoit jusqu'à mon départ si je promettois de le prendre avec moi.

Je fus donc marié, & il n'en transpira rien, quoique des vents contraires & un temps très-orageux retardassent mon départ de quelques jours qu'il étoit plus naturel de passer a Bath qu'à Harwich. Le vent ayant changé je partis laissant Lady Betty grosse. Je parcourus en quatre mois les principales villes de la Hollande, de la Flandre & du Brabant ; & en France, outre Paris, je vis la Normandie & la Bretagne. Je ne voyageai pas vîte à cause de mon petit compagnon de voyage ; mais je restai peu par-tout où je fus,

&

& je ne regrettai nulle part de ne pouvoir y reſter plus long-temps. J'étois ſi mal diſpoſé pour la ſociété, tout ce que j'appercevois de femmes me faiſoit ſi peu eſpérer que je pourrois être diſtrait de mes pertes, que par-tout je ne cherchai que les édifices, les ſpectacles, les tableaux, les artiſtes. Quand je voyois ou entendois quelque choſe d'agréable, je cherchois autour de moi celle avec qui j'avois ſi long-temps vu & entendu, celle avec qui j'aurois voulu tout voir & tout entendre, qui m'auroit aidé à juger, & m'auroit fait doublement ſentir. Mille fois je pris la plume pour lui écrire, mais je n'oſai écrire; & comment lui aurois-je fait parvenir une lettre telle que j'euſſe eu quelque plaiſir à l'écrire, & elle à la recevoir!

Sans le petit Harry je me ſerois trouvé ſeul dans les villes les plus peuplées, avec lui je n'étois pas tout-à-fait iſolé dans les endroits les plus écartés. Il m'aimoit, il ne me fut jamais incommode, & j'avois mille moyens de le faire parler de Miſtriſs Caliſta, ſans en parler moi-même. Nous retournâmes en Angleterre; d'abord à Bath, delà chez mon père, & enfin à Londres, où mon mariage

devint public lorſque Lady Betty jugea qu'il étoit tems de ſe faire préſenter à la cour. On avoit parlé de moi & de mon frère comme d'un phénomène d'amitié ; on avoit parlé de moi comme d'un jeune homme rendu intéreſſant par la paſſion d'une femme aimable ; les amis de mon père avoient prétendu que je me diſtinguerois par mes connoiſſances & mes talens. Les gens à talens avoient vanté mon goût & ma ſenſibilité pour les arts qu'ils profeſſoient. A Londres, dans le monde, on ne vit plus rien qu'un homme triſte, ſilentieux. On s'étonna de la paſſion de Caliſte & du choix de Lady Betty ; & ſuppoſé que les premiers jugemens portés ſur moi n'euſſent pas été tout-à-fait faux, je conviens que les derniers étoient du moins parfaitement naturels, & j'y étois peu ſenſible ; mais Lady Betty s'appercevant du jugement du public, l'adopta inſenſiblement, & ne ſe trouvant pas autant aimée qu'elle croyoit le mériter, après s'être plainte quelque tems avec beaucoup de vivacité, chercha ſa conſolation dans une eſpèce de dédain qu'elle nourriſſoit, & dont elle s'applaudiſſoit. Je ne trouvois aucune de ſes impreſſions aſſez injuſte pour pouvoir m'en offenſer

ou la combattre. Je n'aurois ſu d'ailleurs comment m'y prendre, & j'avoue que je n'y prenois pas un intérêt aſſez vif pour devenir là-deſſus bien clairvoyant ni bien ingénieux, encore moins pour en avoir de l'humeur; de ſorte qu'elle fit tout ce qu'elle voulut, & elle voulut plaire & briller dans le monde, ce que ſa jolie figure, ſa gentilleſſe & cet eſprit de répartie, qui réuſſit toujours aux femmes, lui rendoit fort aiſé. D'une coquetterie générale, elle en vint à une plus particulière, car je ne puis pas appeller autrement ce qui la détermina pour l'homme du Royaume avec lequel une femme pouvoit être le plus flattée d'être vue, mais le moins fait, du moins à ce qu'il me ſembla, pour prendre ou inſpirer une paſſion. Je parus ne rien voir, & ne m'oppoſai à rien, & après la naiſſance de ſa fille, Lady Betty ſe livra ſans réſerve à tous les amuſemens que la mode ou ſon goût lui rendirent agréable. Pour le petit Chevalier, il fut content de moi, car je m'occupois de lui preſqu'uniquement, auſſi me reſta-t-il fidelle, & le ſeul véritable chagrin que m'ait fait ſa mère c'eſt d'avoir voulu obſtinément qu'il fût mis en

penſion à Weſtminſter lorſqu'après ſes couches nous allâmes à la campagne.

Ce fut vers ce temps-là que mon père m'ayant mené promener un jour à quelque diſtance du château, me parla à cœur ouvert du train de vie que prenoit Mylady, & me demanda ſi je ne penſois pas à m'y oppoſer avant qu'il ne devînt tout-à-fait ſcandaleux. Je lui répondis qu'il ne m'étoit pas poſſible d'ajouter à mes autres chagrins celui de tourmenter une perſonne qui s'étoit donnée à moi avec plus d'avantages apparens pour moi que pour elle, & qui dans le fond avoit à ſe plaindre. Il n'y a perſonne, lui dis-je, au cœur, à l'amour-propre & à l'activité de qui il ne faille quelqu'aliment. Les femmes du peuple ont leurs ſoins domeſtiques, & leurs enfans, dont elle ſont obligées de s'occuper beaucoup; les femmes du monde quand elles n'ont pas un mari dont elles ſoyent le tout, & qui ſoit tout pour elle, ont recours au jeu, à la galanterie ou à la haute dévotion. Mylady n'aime pas le jeu, elle eſt d'ailleurs trop jeune encore pour jouer, elle eſt jolie & agréable, ce qui arrive eſt trop naturel pour devoir s'en plain-

dre, & ne me touche pas assez pour que je veuille m'en plaindre. Je ne veux me donner ni l'humeur, ni le ridicule d'un mari jaloux. Si elle étoit sensible, sérieuse, capable en un mot de m'écouter & de me croire ; s'il y avoit entre nous de véritables rapports de caractère, je me ferois peut-être son ami, & je l'exhorterois à éviter l'éclat & l'indécence pour s'épargner des chagrins, & ne pas aliéner le public ; mais comme elle ne m'écouteroit pas, il vaut mieux que je conserve plus de dignité, & que je laisse ignorer que mon indulgence est réfléchie. Elle en fera quelques écarts de moins si elle se flatte de me tromper. Je sai tout ce qu'on pourroit me dire sur le tort qu'on a de tolérer le désordre, mais je ne l'empêcherois pas, à moins de ne pas perdre ma femme de vue. Or, quel casuiste assez sévère pour oser me prescrire une pareille tâche ? Si elle m'étoit prescrite je refuserois de m'y soumettre, je me laisserois condamner par toutes les autorités, & j'inviterois l'homme qui pourroit dire qu'il ne tolère aucun abus, soit dans la chose publique, s'il y a quelque direction, soit dans sa maison, s'il en a une, ou dans la conduite

de ſes enfans s'il en a ; ſoit, enfin, dans la ſienne propre ; j'inviterois, dis-je, cet homme-là à me jetter la première pierre.

Mon père, me voyant ſi déterminé, ne me répliqua rien. Il entra dans mes intentions, & vécut toujours bien avec Lady Betty ; & dans le peu de tems que nous fûmes encore enſemble, il n'y eut point de jour qu'il ne me donnât quelque preuve de ſon extrême tendreſſe pour moi. Je me ſouviens que dans ce tems-là un Evêque, parent de Lady Betty, dînant chez mon père avec beaucoup de monde, ſe mit à dire de ces lieux communs moitié plaiſans, moitié moraux, ſur le mariage, l'autorité maritale, &c., &c. qu'on pourroit appeller plaiſanteries eccléſiaſtiques, qui ſont de tous les tems, & qui dans cette occaſion pouvoient avoir un but particulier. Après avoir laiſſé épuiſer à neuf ce vieux ſujet, je dis que c'étoit à la loi & à la religion, ou à leurs Miniſtres à contenir les femmes, & que ſi on en chargeoit les maris, il faudroit au moins une diſpenſe pour les gens occupés, qui alors auroient trop à faire, & pour les gens doux & indolens qui ſeroient trop malheureux. Si on n'avoit cette bonté pour *nous*, dis-je avec

une ſorte d'emphaſe, le mariage ne convien-droit plus qu'aux tracaſſiers & aux imbéciles, à Argus, & à ceux qui n'auroient point d'yeux. Lady Betty rougit. Je crus voir dans ſa ſurpriſe que depuis long-tems elle ne me croyoit pas aſſez d'eſprit pour parler de la ſorte. Il ne m'auroit peut-être fallu pour rentrer en faveur auprès d'elle dans ce moment que les préférences de quelque jolie femme. Un mal entendu, qu'il ne vaut pas la peine de rappeller me le fit préſumer. Il faut que dans le fond, quoiqu'il n'y paroiſſe pas toujours, les femmes ayent une grande confiance au jugement & au goût les unes des autres. Un homme eſt une marchandiſe, qui en circulant entre leurs mains, hauſſe quelque tems de prix, juſqu'à ce qu'elle tombe tout-à-coup dans un décri total, qui n'eſt d'ordinaire que trop juſte.

Vers la fin de Septembre je retournai à Londres pour voir Sir Harry. J'eſpérois auſſi qu'y étant ſeul de notre famille dans une ſaiſon où la ville eſt déſerte, je pourrois aller par-tout ſans qu'on y prît garde, & trouver enfin dans quelque café, dans quelque taverne, quelqu'un qui me donneroit des nou-

velles de Califte. Il y avoit un an & quelques jours que nous nous étions séparés. Si aucune de ces tentatives ne m'avoit réuſſi je ſerois allé chez le Général D***, ou chez le vieux oncle qui vouloit lui laiſſer ſon bien. Je ne pouvois plus vivre ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit, & le vuide qu'elle m'avoit laiſſé ſe faiſoit ſentir tous les jours d'une maniére plus cruelle. On a tort de penſer que c'eſt dans les premiers tems qu'une véritable perte eſt la plus douleureuſe. Il ſemble alors qu'on ne ſoit pas encore tout-à-fait ſûr de ſon malheur. On ne ſait pas tout-à-fait qu'il eſt ſans remède, & le commencement de la plus cruelle ſéparation n'eſt que comme une abſence. Mais quand les jours, en ſe ſuccédant, ne ramènent jamais la perſonne dont on a beſoin, il ſemble que notre malheur nous ſoit confirmé ſans ceſſe, & à tout moment l'on ſe dit c'eſt donc pour jamais !

Le lendemain de mon arrivée à Londres, après avoir paſſé le jour avec mon petit ami, j'allai le ſoir ſeul à la Comédie, croyant y rêver plus à mon aiſe qu'ailleurs. Il y avoit peu de monde même pour le tems de l'année, parce qu'il faiſoit très-chaud, & le ciel me-

naçoit d'orage. J'entre dans une loge. J'étois distrait, long-tems je m'y crois seul. Je vois enfin une femme cachée par un grand chapeau qui ne s'étoit pas retournée lorsque j'étois entré, & qui paroissoit ensevelie dans la rêverie la plus profonde ; je ne sai quoi dans sa figure me rappella Calisle, mais Calisle menée en Norfolfshire par son mari, & dont personne à Londres n'avoit parlé jusqu'au milieu de l'été, devoit être si loin delà, que je ne m'occupai pas un instant de cette pensée. On commence la pièce, il se trouve que c'est *The fair penitent*. Je fais une espèce de cri de surprise. La femme se retourne. C'étoit Calisle : qu'on juge de notre étonnement, de notre émotion, de notre joie ; car tout autre sentiment céda dans l'instant même à la joie de nous revoir. Je n'eus plus de torts, je n'eus plus de regrets, je n'eus plus de femme, elle n'eut plus de mari, nous nous retrouvions, & quand ce n'eût été que pour un quart-d'heure, nous ne pouvions sentir que cela. Elle me parut un peu pâle & plus négligée, mais cependant plus belle que je ne l'avois jamais vue. Quel sort, dit-elle, quel bonheur ! J'étois venue entendre cette même pièce, qui

ſur ce même Théâtre décida de ma vie. C'eſt la première fois que je viens ici depuis ce jour-là. Je n'avois jamais eu le courage d'y revenir, à préſent d'autres regrets m'ont rendue inſenſible à cette eſpèce de honte. Je venois revoir mes commencemens, & méditer ſur ma vie, & c'eſt vous que je trouve ici, vous, le véritable, le ſeul intérêt de ma vie, l'objet conſtant de ma penſée, de mes ſouvenirs, de mes regrets, vous que je ne me flattois pas de jamais revoir. Je fus long-tems ſans lui répondre. Nous fûmes long-tems à nous regarder, comme ſi chacun des deux eût voulu s'aſſurer que c'étoit bien l'autre. Eſt-ce bien vous ? lui dis-je enfin. Quoi, c'eſt bien vous ! Je venois ici ſans intention, par déſœuvrement, je me ſerois cru heureux d'apprendre ſeulement de vos nouvelles après milles recherche que je me propoſois de faire, & je vous trouve vous-même, & ſeule, & nous aurons encore au moins pendant quelques heures le plaiſir que nous avions autrefois à toute heure, & tous les jours ! Alors je la priai de trouver bon que nous fiſſions tous deux l'hiſtoire du tems qui s'étoit paſſé depuis notre ſéparation, pour que nous

puſſions enſuite nous mieux entendre & parler plus à notre aiſe. Elle y conſentit, me dit de commencer & m'écouta ſans preſque m'interrompre; ſeulement quand je m'accuſois, elle m'excuſoit ; quand je parlois d'elle, elle me ſourioit avec attendriſſement ; quand elle me voyoit malheureux, elle me regardoit avec pitié. Le peu de liaiſon qu'elle vit entre Lady Betty & moi ne parut point lui faire de plaiſir, cependant elle n'en affecta point de chagrin. Je vois, dit-elle, que je n'ai jamais été entièrement dédaignée ni oubliée ; c'eſt tout ce que je pouvois demander. Je vous en remercie, & je rends grace au ciel de ce que j'ai pu le ſavoir. Je vais vous faire auſſi l'hiſtoire de cette triſte année. Je ne vous dirai pas tout ce que j'éprouvai ſur la route de Bath à Londres, treſſaillant au moindre bruit que j'entendois derrière moi, n'oſant regarder, de peur de m'aſſurer que ce n'étoit pas vous ; éclaircie enſuite malgré moi, me flattant de nouveau, de nouveau déſabuſée..... C'eſt aſſez : ſi vous ne ſentez pas tout ce que je pourrois vous dire, vous ne le comprendriez jamais. En arrivant à Londres j'appris que l'oncle de mon père étoit mort il y avoit

quelques jours, & qu'il m'avoit laiſſé ſon bien, qui, tous les legs payés, montoit, outre ſa maiſon, à près de trente mille pièces.

Cet événement me frappa, quoique la mort d'un homme de quatre-vingt-quatre ans ſoit dans tous les inſtans moins étonnante que ſa vie, & je ſentis une eſpèce de chagrin dont je fus quelque tems à démêler la cauſe. Je la démêlai pourtant. J'avois une obligation de plus à ne pas rompre mon mariage. Avoir écouté auparavant M. M**, & le rejetter au moment où j'avois quelque choſe à donner en échange d'un nom, d'un état honnête, me parut preſqu'impoſſible. Il en ſeroit réſulté pour moi un genre de déshonneur auquel je n'étois pas encore accoutumée. Il arriva le lendemain, me montra un état de ſon bien, auſſi clair que le bien même, & un contrat de mariage tout dreſſé, par lequel il me donnoit trois cens pièces par an pour ma vie, & outre cela un douaire de cinq mille pièces. Il ne ſavoit rien de mon héritage; je le lui appris. Je refuſai la rente mais je demandai que ſuppoſé que le mariage ſe fit; phraſe que je répétois ſans ceſſe, je conſervaſſe la

jouiſſance & la propriété de tout ce que je tenois & pourrois tenir encore des bienfaits de l'oncle de Lord L., & je priai qu'on me regardât comme abſolument libre juſqu'au moment où j'aurois prononcé *oui* à l'Egliſe. Vous voyez, Monſieur, lui dis-je, combien je ſuis troublée, je veux que juſques là mes paroles ſoyent pour ainſi dire comptées pour rien, & que vous me donniez votre parole d'honneur de ne me faire aucun reproche ſi je me dédis un moment avant que la cérémonie s'achève. Je le jure, me répondit-il, au cas que vous changiez de vous-même; mais ſi un autre venoit vous faire changer, il auroit ma vie ou moi la ſienne. Un homme qui vous connoît depuis ſi longtems, & n'a pas ſu faire ce que je fais ne mérite pas de m'être préféré. Après ce mot, ce que j'avois tant ſouhaité juſqu'alors ne me parut plus que la choſe du monde la plus à craindre. Il revint bientôt avec le contrat changé comme je l'avois demandé mais il m'y donnoit cinq mille guinées pour des bijoux, des meubles on des tableaux qui m'appartiendroient en toute propriété. Le Miniſtre

étoit averti, la licence obtenue, les témoins trouvés. Je demandai encore une heure de solitude & de liberté. Je vous écrivis, je donnai ma lettre au fidelle James. Il n'en vint point de vous. L'heure écoulée nous allâmes à l'Egliſe & on nous maria. Laiſſez-moi reſpirer un moment, dit-elle, & elle parut écouter les acteurs & la Caliſte du Théâtre, qui rendirent aſſez naturels les pleurs que nos voiſins lui voyoient verſer. Enſuite elle reprit : quelques jours après, les affaires qui regardoient l'héritage étant arrangées, & mon mari ayant été mis en poſſeſſion du bien, il me mena à ſa terre; l'oncle de Lord L. m'avoit fait promettre quand je lui dis adieu de venir le voir toutes les fois qu'il le demanderoit. Je fus parfaitement bien reçue dans le pays que j'allois habiter. Domeſtiques, Vaſſaux, amis, voiſins, même les plus fiers, ou ceux qui auroient eu le plus de droit de l'être, s'empreſsèrent à me faire le meilleur accueil, & il ne tint qu'à moi de croire qu'on ne me connoiſſoit que par des bruits avantageux. Pour la première fois je mis en doute ſi votre père ne s'étoit pas trompé, & s'il

étoit bien sûr que je portasse avec moi le déshonneur. Moi, de mon côté je ne négligeai rien de ce qui pouvoit donner du plaisir, ou compenser de la peine. Mon ancienne habitude d'arranger pour les autres mes actions, mes paroles, ma voix, mes gestes, jusqu'à ma phisionomie me revint, & me servit si bien que j'ose assurer qu'en quatre mois M. M *** n'eut pas un moment qui fût désagréable. Je ne prononçois pas votre nom; les habits que je portois, la musique que je jouois ne furent plus les mêmes qu'à Bath. J'étois deux personnes, dont l'une n'étoit occupée qu'à faire taire l'autre & à la cacher. L'amour, car mon mari avoit pour moi une véritable passion, secondant mes efforts par ses illusions, il parut croire que personne ne m'avoit été aussi cher que lui. Il méritoit sans doute tout ce que je faisois & tout ce que j'aurois pu faire pour son bonheur pendant une longue vie, & son bonheur n'a duré que quatre mois. Nous étions à table chez un de nos voisins. Un homme arrivé de Londres parla d'un mariage célébré déjà depuis long-tems, mais devenu public depuis quelques jours. Il ne se rappella pas d'abord votre nom; il vous

nomma enfin. Je ne dis rien, mais je tombai évanouie, & je fus deux heures ſans aucune connoiſſance. Tous les accidens les plus effrayans ſe ſuccédèrent pendant quelques jours, & finirent par une fauſſe-couche, dont les ſuites me mirent vingt fois au bord du tombeau. Je ne vis preſque point M. M***. Une femme qui écouta mon hiſtore, & plaignit ma ſituation, le tint éloigné de moi pour que je ne viſſe pas ſon chagrin, & n'entendiſſe pas ſes reproches ; & dans le même tems elle ne négligea rien pour le conſoler, ni pour l'appaiſer : elle fit plus. Je m'étois miſe dans l'eſprit que vous vous étiez marié ſecrettement avant que j'euſſe quitté Bath ; que vous étiez déjà engagé avant d'y revenir ; que vous m'aviez trompée en me diſant que vous ne connoiſſiez pas Lady Betty ; que vous m'aviez laiſſé arranger l'appartement de ma rivale, & que vous vous étiez ſervi de moi, de mon zèle, de mon induſtrie, de mes ſoins pour lui faire votre cour ; que lorſque vous m'aviez témoigné de l'humeur de trouver chez moi M. M**, vous étiez déjà promis, peut-être déjà marié. Cette femme me voyant m'occuper ſans ceſſe de

toutes

toutes ces douloureuſes ſuppoſitions, & revenir mille fois ſur les plus déchirantes images, s'informa ſans m'en avertir de l'impreſſion qu'avoit fait ſur vous mon départ, de la conduite de votre père, du moment de votre mariage, de celui de votre départ retardé par le mauvais tems; de votre conduite pendant votre voyage, & à votre retour. Elle ſut tout approfondir, faire parler vos gens & Sir Harry, & ſes informations ont été bien juſtes, car ce que vous venez de me dire y répond parfaitement. Je fus ſoulagée, je la remerciai mille fois en pleurant, en baiſant ſes mains que je mouillois de larmes. Seule la nuit, je me diſois, je n'ai pas du moins à le mépriſer ni à le haïr; je n'ai pas été le jouet d'un complot, d'une trahiſon préméditée. Il ne s'eſt pas fait un jeu de mon amour & de mon aveuglement. Je fus ſoulagée. Je me rétablis aſſez pour reprendre ma vie ordinaire, & j'eſpérois de faire oublier à mon mari, à force de ſoins & de prévenances, l'affreuſe impreſſion qu'il avoit reçue. Je n'ai pu en venir à bout. L'éloignement, ſi ce n'eſt la haine, avoit ſuccédé à l'amour. Je l'intéreſſois pourtant encore, quand des

retours de mon indiſpoſition ſembloient menacer ma vie; mais dès que je me portois mieux, il fuyoit ſa maiſon, & quand en y rentrant il retrouvoit celle qui, peu auparavant la lui rendoit délicieuſe, je le voyois treſſaillir. J'ai combattu pendant trois mois cette malheureuſe diſpoſition, & cela bien plus pour l'amour de lui que pour moi-même. Toujours ſeule, ou avec cette femme qui m'avoit ſecourue, travaillant ſans ceſſe pour lui ou pour ſa maiſon, n'écrivant & ne recevant aucune lettre, mon chagrin, mon humiliation, car ſes amis m'avoient tous abandonnée, me ſembloient devoir le toucher, mais il étoit aigri ſans retour. Il ne lui échappa jamais un mot de reproche; de ſorte que je n'eus jamais l'occaſion d'en dire un ſeul d'excuſe ni de juſtification. Une fois ou deux je voulus parler, mais il me fut impoſſible de proférer une ſeule parole. A la fin, ayant reçu une lettre du Général, qui me diſoit qu'il étoit malade, & qu'il me prioit de le venir voir ſeule, ou avec M. M**; je la mis devant lui. Vous pouvez aller, Madame, me dit-il. Je partis dès le lendemain, & laiſſant Fanny, pour n'avoir pas l'air de

déſerter la maiſon, ni d'en être bannie, je lui dis de laiſſer mes armoires & mes caſſettes ouvertes, & à portée de l'examen de tout le monde, mais je ne crois pas qu'on ait daigné regarder rien, ni faire la moindre queſtion ſur mon compte. Voilà comme eſt revenue à Londres celle que Mylord a tant aimée, & qu'une fois vous aimiez; & aujourd'hui je me revois ici plus malheureuſe & plus délaiſſée que quand je vins jouer ſur ce même Théâtre, & que je n'appartenois à perſonne qu'à une mère qui me donna pour de l'argent.

Caliſte ne pleura pas après avoir fini ſon récit; elle ſembloit conſidérer ſa deſtinée avec une ſorte d'étonnement, mêlé d'horreur, plutôt qu'avec triſteſſe. Moi, je reſtai abîmé dans les plus noires réflexions. Ne vous affligez pas, me dit-elle en ſouriant; je n'en vaux pas la peine. Je le ſavois bien que la fin ne ſeroit pas heureuſe, & j'ai eu des momens ſi doux! Le plaiſir de vous retrouver ici rachetteroit ſeul un ſiècle de peines. Que ſuis-je au fond, qu'une fille entretenue que vous avez trop honorée! Et d'une voix, & d'un air tranquille, elle me demanda des

nouvelles de Sir Harry, & s'il careſſoit ſa petite ſœur. Je lui parlai de ſa propre ſanté. Je ne ſuis point bien, me dit-elle, & je ne penſe pas que je me remette jamais, mais je ſens que le chagrin aura long tems à faire pour tuer tout-à-fait une bonne conſtitution. Nous parlâmes un peu de l'avenir. Feroit-elle bien de chercher à retourner à Norfolk où ſon devoir ſeul, ſans nul penchant, nul attrait, nulle eſpérance de bonheur, la feroit aller ? Devoit-elle engager l'oncle de Lord L. à la mener paſſer l'hiver en France ? Si elle & moi paſſions l'hiver à Londres pourrions-nous nous voir, pourrions-nous conſentir à ne nous point voir ? La pièce finie nous ſortîmes ſans être convenus de rien, ſans ſavoir où nous allions, ſans avoir penſé à nous ſéparer, à nous rejoindre, à reſter enſemble. La vue de James me tira de cet oubli de tout. Ah James ! m'écriai-je.— Ah, Monſieur, c'eſt vous ! Par quel haſard, par quel bonheur ?... Attendez. J'appellerai un fiacre au lieu de cette chaiſe. Ce fut James qui decida que je ſerois encore quelques momens avec Caliſte. Où voulez vous qu'il aille, lui dit-il ? au parc S. James, dit-elle après m'avoir regardé. Soyons

encore un moment enſemble, perſonne ne le ſaura. C'eſt le premier ſecret que James ait jamais eu à me garder; je ſuis bien sûre qu'il ne le trahira pas, & ſi vous voulez qu'on n'en croye pas les rapports de ceux qui pourroient nous avoir vus à la Comédie, ou qu'on ne faſſe aucune attention à cette rencontre, retournez à la campagne cette nuit, ou demain; on croira qu'il vous a été bien égal de me retrouver puiſque vous vous éloignez de moi tout de ſuite. C'eſt ainſi qu'un peu de bonheur ramène l'amour de la décence, le ſoin du repos d'autrui, dans une ame généreuſe & noble. Mais, écrivez-moi, ajouta-t-elle, conſeillez-moi, dites-moi vos projets. Il n'y a point d'inconvénient à préſent que je reçoive de tems en tems de vos lettres. J'approuvai tout. Je promis de partir & d'écrire. Nous arrivâmes à la porte du parc. Il faiſoit fort obſcur, & le tonnerre commençoit à gronder. N'avez-vous pas peur? lui dis-je. Qu'il ne tue que moi, dit-elle, & tout ſera bien. Mais s'il vaut mieux ne pas nous éloigner de la porte & du fiacre, aſſeyons-nous ici ſur un banc; & après avoir quelque tems conſidéré le ciel, aſſurément perſonne ne ſe promène,

dit-elle, perſonne ne me verra ni ne m'écoutera. Elle coupa preſqu'à tatons une touffe de mes cheveux, qu'elle mit dans ſon ſein, & paſſant ſes deux bras autour de moi, elle me dit, que ferons-nous l'un ſans l'autre? Dans une demi-heure je ſerai comme il y a un an, comme il y a ſix mois, comme ce matin: que ferai-je, ſi j'ai encore quelque tems à vivre? Voulez-vous que nous nous en allions enſemble? N'avez-vous pas aſſez obéi à votre père? N'avez-vous pas une femme de ſon choix & un enfant? Reprenons nos véritables liens. A qui ferons-nous du mal? mon mari me hait, il ne veut plus vivre avec moi; votre femme ne vous aime plus!... Ah ne répondez pas, s'écria-t-elle en mettant ſa main ſur ma bouche. Ne me refuſez pas, & ne conſentez pas non plus. Juſqu'ici je n'ai été que malheureuſe, que je ne devienne pas coupable; je pourrois ſupporter mes propres fautes, mais non les vôtres; je ne me pardonnerois jamais de vous avoir dégradé! Ah combien je ſuis malheureuſe, & combien je vous aime! Jamais homme ne fut aimé comme vous! & me tenant étroitement embraſſé, elle verſoit un torrent de larmes. Je ſuis une ingrate, dit-

elle un instant après, je suis une ingrate de dire que je suis malheureuse ; je ne donnerois pour rien dans le monde le plaisir que j'ai eu aujourd'hui, le plaisir que j'ai encore dans ce moment. Le tonnerre étoit devenu effrayant, & le ciel étoit comme embrâsé : Calliste sembloit ne rien voir & ne rien entendre ; mais James accourant, lui cria, au nom du ciel Madame venez ! voici la grêle. Vous avez été si malade ! & la prenant sous le bras dès qu'il pût l'appercevoir, il l'entraîna vers le fiacre, l'y fit entrer & ferma la portière. Je restai seul dans l'obscurité ; je ne l'ai jamais revue.

Le lendemain, de grand matin, je repartis pour la campagne. Mon père étonné de mon retour & du trouble où il me voyoit, me fit des questions avec amitié. Il s'étoit acquis des droits à ma confiance, je lui contai tout. A votre place, dit-il ; mais ceci n'est pas parler en père, à votre place je ne sai ce que je ferois. Reprenons, a-t-elle dit, nos véritables liens. Auroit-elle raison ? mais elle ne voudroit pas elle-même.... Ce n'a été qu'un moment d'égarement, dont elle est bientôt revenue. Je me promenois à grands pas, dans la galerie où nous étions. Mon père, penché sur une table,

avoit ſa tête appuyée ſur ſes deux mains ; du monde que nous entendîmes mit fin à cette étrange ſituation.

Mylady revenoit d'une partie de chaſſe; elle craignit apparemment quelque choſe de fâcheux de mon prompt retour, car elle changea de couleur en me voyant ; mais je paſſai à côté d'elle & de ſes amis ſans leur rien dire. Je n'eus que le tems de m'habiller avant le dîner, & je reparus à table avec mon air accoutumé. Tout ce que je vis m'annonça que Mylady ſe trouvoit heureuſe en mon abſence, & que les retours inattendus de ſon mari pouvoient ne lui point convenir du tout. Mon père en fut ſi frappé, qu'au ſortir de table il me dit, en me ſerrant la main avec autant d'amertume que de compaſſion, pourquoi faut-il que je vous aye ôté à Caliſte ! Mais, vous, pourquoi ne me l'avez-vous pas fait connoître ! qui pouvoit ſavoir, qui pouvoit croire qu'il y eut tant de différence entre une femme & une autre femme, & que celle-là vous aimeroit avec une ſi véritable & ſi conſtante paſſion ? Me voyant entrer dans ma chambre il m'y ſuivit, & nous reſtâmes long-tems aſſis l'un vis-à-vis de l'autre ſans nous rien dire. Un

bruit de caroſſe nous fit jetter les yeux ſur l'avenue. C'étoit Mylord * *, le père du jeune homme avec qui vous me voyez. Il monta tout de ſuite chez moi, & me dit auſſi-tôt, voyons ſi vous pourrez, ſi vous voudrez me rendre un grand ſervice. J'ai un fils unique que je voudrois faire voyager. Il eſt très-jeune; je ne puis l'accompagner, parce que ma femme ne peut quitter ſon père, & qu'elle mourroit d'inquiétude & d'ennui s'il lui falloit être à la fois privée de ſon fils & de ſon mari. Encore une fois, mon fils eſt très-jeune, cependant j'aime encore mieux l'envoyer voyager tout ſeul, que de le confier à qui que ce ſoit d'autre que vous. Vous n'êtes pas trop bien avec votre femme, vous n'avez été que quatre mois hors d'Angleterre; mon fils eſt un bon enfant, les frais du voyage ſe payeront par moitié. Voyez. Puiſque je vous trouve avec votre père, je ne vous laiſſe à tous deux qu'un quart-d'heure de réflexion. Je jette les yeux ſur mon père. Il me tire à l'écart. Regardez ceci, mon fils, dit-il, comme un ſecours de la providence contre votre foibleſſe, & contre la mienne. Celle qui eſt

pour ainſi dire chaſſée de chez ſon mari, & qui fait à Londres les délices d'un vieillard, ſon bienfaiteur, pourra reſter à Londres. Je vous perdrai, mais je l'ai mérité. Vous rendrez ſervice à un autre père & à un jeune homme dont on eſpère bien; ce ſera une conſolation que je tâcherai de ſentir. J'irai, dis-je en me rapprochant de Mylord, mais à deux conditions, que je vous dirai quand j'aurai pris l'air un moment. J'y ſouſcris d'avance, dit-il en me ſerrant la main, & je vous remercie. C'eſt une choſe faite. Mes deux conditions étoient l'une, que nous commençaſſions par l'Italie, pour que je n'euſſe encore rien perdu de mon aſcendant ſur le jeune homme pendant le ſéjour que nous y ferions; l'autre qu'après une année, content ou mécontent de lui, je puſſe le quitter au moment où je le voudrois ſans déſobliger ſes parens. Cette nuit même j'écrivis à Caliſte tout ce qui s'étoit paſſé. J'exigeois qu'elle me répondît, & je promis de continuer à lui écrire. Ne nous refuſons pas, lui diſois-je, un plaiſir innocent, & le ſeul qui nous reſte.

Je fus d'avis que nous fiſſions le voyage

par mer, pour avoir cette expérience de plus. Nous nous embarquâmes à Plymouth; nous débarquâmes à Lisbonne. De-là nous allâmes par terre à Cadix, puis par mer à Meſſine où nous vîmes les affreux veſtiges du tremblement de terre. Je me ſouviens, Madame, de vous avoir raconté cela avec détail, & vous ſavez comment après une année de ſéjour en Italie, paſſant le mont S. Gotard, voyant dans le Valais les glaciers & les bains, au ſortir du Valais les ſalines, nous nous ſommes trouvés au commencement de l'hiver à Lauſanne, où quelques traits de reſſemblance m'attachèrent à vous, où votre maiſon me fut un aſyle, & vos bontés une conſolation. Il me reſte à vous parler de la malheureuſe Caliſte.

Je reçus ſa réponſe à ma lettre un moment avant de m'embarquer. Elle plaignoit ſon ſort, mais elle approuvoit ma conduite, mon voyage, & faiſoit mille vœux pour qu'il fût heureux. Elle écrivit auſſi à mon père pour le remercier de ſa pitié, & lui demander pardon des peines dont elle étoit la cauſe. L'hiver vint. L'oncle de Lord L.

ne ſe rétabliſſant pas bien de ſa goutte elle ſe décida à reſter à Londres. Il fut même malade pendant quelque tems d'une manière aſſez ſérieuſe, & elle paſſa ſouvent les jours & la moitié des nuits à le ſoigner. Quand il ſe portoit mieux, il vouloit l'amuſer & s'égayer lui-même, en invitant chez lui la meilleure compagnie de Londres en hommes. C'étoient de grands dînés ou des ſoupés aſſez bruyans, après leſquels le jeu duroit ſouvent fort avant dans la nuit, & il aimoit que Caliſte ornât la compagnie juſqu'à ce qu'elle ſe ſéparât. D'autres fois il l'engageoit à aller dans le monde, lui diſant qu'une retraite abſolue lui donneroit l'air de s'être attiré la diſgrace de ſon mari, & que lui-même jugeroit d'elle plus favorablement s'il apprenoit qu'elle oſoit ſe montrer & qu'elle étoit par-tout bien reçue. C'en étoit trop, que toutes ces différentes fatigues pour une perſonne dont la ſanté, après avoir reçu une ſecouſſe violente, étoit ſans ceſſe minée par le chagrin (qu'on me pardonne de le dire avec une eſpèce d'orgueil que je paye aſſez cher) par le chagrin, par le regret continuel

de vivre ſans moi. Ses lettres toujours remplies du ſentiment le plus tendre ne me laiſſoient aucun doute ſur l'invariable conſtance de ſon attachement. Vers le printems elle m'en écrivit une qui me fit en même-temps un grand plaiſir & la peine la plus ſenſible.

» Je fus hier à la Comédie, me diſoit-elle ; je » m'étois aſſurée une place dans la même loge » du mois de Septembre. Je crois que mon » bon ange habite cet endroit-là. A peine » étois-je aſſiſe que j'entends une jeune voix » s'écrier : ah voici ma chère Miſtriſs Caliſta ! Mais combien elle a maigri. Voyez-là à préſent, Monſieur. Votre fils ne vous » a jamais mené chez elle, mais vous pouvez la voir a préſent. Celui à qui il parloit » étoit votre père. Il me ſalua avec un air » qu'il ne faut pas que je cherche à vous » peindre, ſi je veux que mes yeux me » ſervent à écrire, auſſi bien ſeroit - il difficile de vous rendre tout ce que ſa phiſionomie me dit d'honnête, de tendre & » de triſte. Mais, qu'avez-vous fait pour être » ſi maigre ? me dit Sir Harry. Tant de choſes » mon ami ! lui dis-je. Mais vous, vous

» avez grandi, vous avez l'air d'avoir été toujours bien ſage & bien heureux. Je ſuis pourtant extrêmement fâché, m'a-t-il répondu, de n'être pas avec notre ami en Italie, & il me ſemble que j'avois plus de droit d'être avec lui que ſon couſin; mais j'ai toujours ſoupçonné maman de ne l'avoir pas voulu, car ce fut auſſi elle qui voulut abſolument que l'on me mit à Weſtminſter, pour lui il m'auroit gardé volontiers, & s'offroit à me faire faire toutes mes leçons, ce qui auroit été plus agréable pour moi que l'école de Weſtminſter, & nous aurions ſouvent parlé de vous.. Il y a ſi long-tems que je ne vous ai vue, il faut que je vous parle à cœur ouvert! Tenez, j'ai ſouvent cru que de vous avoir tant aimée, & d'avoir été ſi triſte de votre départ ne m'avoit pas fait grand bien dans l'eſprit de maman; mais je n'en dirai pas davantage, car elle me regarde de la loge vis-à-vis, & elle pourroit deviner ce que je dis à mon air. » Vous jugez de l'effet de chacune de ces paroles. Je n'oſois, à cauſe des regards de Lady Betty, avoir recours à mon flacon,

» & je reſpirois avec peine. Mais vous » n'êtes pas pâle au moins, dit Sir Harry, » & je me flatte, à cauſe de cela, que vous » n'êtes pas malade. C'eſt que j'ai du rouge, » lui dis-je. — Mais vous n'en mettiez point » il y a dix-huit mois. Enfin, votre père lui » dit de me laiſſer un peu tranquille, & » quelques momens après me demanda ſi » j'avois de vos nouvelles, & me dit le con- » tenu de vos dernières lettres. Je pus reſter » à ma place juſqu'au premier entr'acte ; » mais les regards de votre femme, & de » ceux qui l'accompagnoient, toujours atta- » chés ſur moi, m'obligèrent enfin à ſortir. » Sir Harry courut chercher ma chaiſe & » votre père eut la bonté de m'y conduire ».

Vers le mois de Juin on lui conſeilla le lait d'âneſſe. Le Général voulut que ce fut chez elle qu'elle le prit, s'aſſurant qu'elle n'auroit qu'à ſe montrer à cet homme qu'il avoit vu ſi paſſionné pour elle, & qu'il reprendroit les ſentimens qu'elle méritoit d'inſpirer. C'eſt moi, dit-il, en quelque ſorte qui vous ai mariée, je vous ramènerai chez vous, & nous verrons ſi on oſe vous y mal recevoir. Caliſte obtint la permiſ-

ſion d'en prévenir ſon mari, mais non celle d'attendre ſa réponſe. En arrivant elle trouva cette lettre. « M. le Général a parfaitement » raiſon, Madame, & vous faites très-bien » de venir chez vous. Tâchez d'y rétablir » votre ſanté, & ſoyez y maîtreſſe abſolue. » J'ai donné à cet égard les ordres les plus » poſitifs quoiqu'il n'en fût pas beſoin, car » mes domeſtiques ſont les vôtres. Je vous » ai trop aimée, & je vous eſtime trop pour » ne pas me flatter de pouvoir vivre encore » heureux avec vous; mais dans ce moment » l'impreſſion du chagrin que j'ai eu eſt trop » vive encore, & malgré moi je vous la laiſ- » ſerois trop voir. Je vais faire, pour tâ- » cher de la perdre entièrement, un voyage » de quelques mois dont j'eſpère d'autant plus » de ſuccès que je ne ſuis jamais ſorti de mon » pays. Vous ne pouvez m'écrire ne ſa- » chant où m'adreſſer vos lettres, mais je » vous écrirai, & l'on verra que nous ne » ſommes pas brouillés. Adieu Madame, c'eſt » bien ſincèrement que je vous ſouhaite une » meilleure ſanté, & que je ſuis fâché d'avoir » témoigné tant de chagrin d'une choſe in-

» volontaire,

» volontaire, & que vous avez fait tant d'ef-
» forts pour réparer, mais mon chagrin alors
» étoit trop vif. Témoignez bien de l'amitié à
» Mrs. ***. Elle l'a bien mérité, & je lui rends
» à préſent juſtice. Je ne pouvois croire qu'il
» n'y eût point eu de correſpondance ſecret-
» te, aucune relation entre vous & l'heureux
» homme auquel votre cœur s'étoit donné,
» elle avoit beau dire que votre ſurpriſe en
» étoit la preuve, je n'écoutois rien ».

Le départ de M. M** ayant fait plus d'impreſſion que ſes ordres, Caliſte fut d'abord aſſez mal reçue, mais ſon protecteur le prit ſur un ton ſi haut, & elle montra tant de douceur, elle fut ſi bonne, ſi charitable, ſi juſte, ſi noble que bientôt tout fut à ſes pieds, les voiſins comme les gens de la maiſon, & ce qui n'eſt pas ordinaire chez des amis de campagne, ils furent auſſi diſcrets qu'empreſſés; de ſorte qu'elle prenoit ſon lait avec tous les ménagemens & la tranquillité qui pouvoient dépendre des autres. Elle m'écrivit qu'il lui faiſoit un peu de bien, & que l'on commençoit à lui trouver meilleur viſage, mais au milieu de ſa cure le Général tomba malade de la longue maladie dont il

eſt mort. Il fallut retourner à Londres; & les peines, les veilles, le chagrin portèrent à Caliſte une trop forte & dernière atteinte. Son conſtant ami, ſon conſtant protecteur & bienfaiteur lui donna en mourant le capital de ſix cens pièces de rentes au trois pour cent, à prendre ſur la partie de ſon bien la moins caſuelle, & d'après l'eſtimation qui en ſeroit faite par des gens de loix.

D'abord après ſa mort elle alla habiter ſa maiſon de Whitehall qu'elle s'étoit déjà amuſée à réparer l'hiver précédent. Elle continua à y recevoir les amis de Lord L. & de ſon oncle, & recommença à ſe donner chaque ſemaine le plaiſir d'entendre les meilleurs muſiciens de Londres, & c'eſt preſque dire de l'Europe. Je ſus tout cela par elle-même. Elle m'écrivit auſſi qu'elle avoit retiré chez elle une Chanteuſe de la comédie qui s'étoit dégoûtée du théâtre, & lui avoit donné de quoi épouſer un Muſicien très-honnête homme. « Je » tire parti de l'un & de l'autre, diſoit-elle, » pour faire apprendre un peu de muſique à » de petites orphelines à qui j'enſeigne moi-» même à travailler, & qui apprennent chez » moi une profeſſion. Quand on m'a dit que je

» les préparois au métier de courtiſanne ; j'ai » fait remarquer que je les prenois très-pauvres » & très-jolies, ce qui, joint enſemble & dans » une ville comme Londres, mène à une perte » preſque sûre & entière, ſans que de ſavoir » un peu chanter ajoute rien au péril, & j'ai » même oſé dire qu'après tout il valoit en- » core mieux commencer & finir comme » moi, qu'arpenter les rues & périr dans un » hôpital. Elles chantent les chœurs d'Eſther » & d'Athalie que j'ai fait traduire, & pour » leſquels on a fait la plus belle muſique ; on » travaille à me rendre le même ſervice pour » les Pſeaumes cent trois & cent quatre. Cela » m'amuſe, & elles n'ont point d'autre récréa- » tion. » Tous ces détails ne devoient pas, vous l'avouerez Madame, me préparer à l'af- freuſe lettre que je reçus il y a huit jours. Renvoyez la moi, & qu'elle ne me quitte plus juſqu'à ma propre mort.

« C'eſt bien à préſent mon ami que je puis » vous dire *c'eſt fait*. Oui c'eſt fait pour tou- » jours. Il faut vous dire un éternel adieu. Je ne » vous dirai pas par quels ſymptômes je ſuis » avertie d'une fin prochaine ; ce ſeroit me fa- » tiguer à pure perte, mais il eſt bien sûr que

» je ne vous trompe pas, & que je ne me
» trompe pas moi-même. Votre père m'eſt
» venu voir hier : je fus extrêmement touchée
» de cette bonté. Il me dit : ſi au printems,
» Madame, ſi au printems.... (il ne pouvoit
» ſe réſoudre à ajouter) vous vivez encore,
» je vous menerai moi-même en Provence,
» à Nice ou en Italie. Mon fils eſt à préſent
» en Suiſſe, je lui écrirai de venir au devant
» de nous. Il eſt trop tard, Monſieur, lui dis
» -je, mais je n'en ſuis pas moins touchée
» de votre bonté. Il n'a rien ajouté, mais
» c'étoit par ménagement, car il ſentoit bien
» des choſes qu'il auroit eu du penchant à dire.
» Je lui ai demandé des nouvelles de votre fille,
» il m'a dit qu'elle ſe portoit bien, & qu'il me
» l'auroit déjà envoyée ſi elle vous reſſembloit
» un peu ; mais, quoiqu'elle n'ait que dix-huit
» mois, on voit déjà qu'elle reſſemblera à ſa
» mère. Je l'ai prié de m'envoyer Sir Harry,
» & lui ai dit que par ſes mains je lui ferois
» un préſent que je n'oſois lui faire moi-même.
» Il m'a dit qu'il recevroit avec plaiſir de ma
» main tout ce que je voudrois lui donner ;
» là-deſſus je lui ai donné votre portrait, que
» vous m'avez envoyé d'Italie ; je donnerai à

» Sir Harry la copie que j'en ai faite, mais je
» garderai celui que vous m'avez donné le pre-
» mier, & je dirai qu'on vous le remette après
» ma mort.

» Je ne vous ai pas rendu heureux, & je vous
» laisse malheureux, & moi je meurs ; cepen-
» dant je ne puis me résoudre à souhaiter
» de ne vous avoir pas connu : supposé que
» je dusse me faire des reproches, je ne le
» puis pas ; mais le dernier moment où je
» vous ai vu m'est quelquefois revenu dans l'es-
» prit, & j'ai craint qu'il n'y ait eu une certaine
» audace impie dans cet oubli total du danger
» qui pouvoit menacer vous ou moi. C'est cela
» peut-être qu'on appelle braver le ciel ; mais
» un atôme, un peu de poussière peut-il braver
» l'être tout puissant ? Peut-il en avoir la pensée ?
» & supposé que dans un moment de délire
» on put ne compter pour rien Dieu & ses
» jugemens, Dieu pourroit-il s'en irriter ? Si
» pourtant je t'ai offensé, père & maître du
» monde, je te demande pardon pour moi &
» pour celui à qui j'inspirois le même oubli, la
» même folle & téméraire sécurité. Adieu mon
» ami, écrivez-moi que vous avez reçu ma let-
» tre. Rien que ce peu de mots ; il y a peu d'ap-

» parence qu'ils me trouvent encore en vie ;
» mais ſi je vis aſſez pour les recevoir, j'aurai
» encore une fois le plaiſir de voir de votre
» écriture ».

Depuis cette lettre, Madame, je n'ai rien reçu. C'eſt trop tard, elle a dit c'eſt trop tard. Ah ! malheureux j'ai toujours attendu qu'il fût trop tard, & mon père a fait comme moi. Que n'a-t-elle aimé un autre homme, & qui eût eu un autre père ? elle auroit vécu, elle ne mourroit pas de chagrin.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

MADAME,

JE n'ai point encore reçu de lettres. Il y a des inſtans où je crois pouvoir encore eſpérer. Mais non, cela n'eſt pas vrai. Je n'eſpére plus. Je la regarde déjà comme morte, & je me déſole. Je m'étois accoutumée à ſa maladie comme à ſa ſageſſe, comme à ſon amant. Je ne croyois point qu'elle ſe marieroit; je n'ai point cru qu'elle pût mourir, & il faut que je ſupporte ce que je n'avois pas eu le courage de prévoir. Avant que le dernier coup ſoit porté, ou du moins tandis que je l'ignore, je vais profiter d'un reſte de ſang froid pour vous dire une choſe qui peut-être ne ſignifie rien, mais qu'il me paroît que je ſuis obligé de vous dire. Depuis quelques jours, tout entier à mes ſouvenirs que l'hiſtoire que je vous ai faite a rendus comme autant de choſes préſentes, je ne parlois plus à perſonne, pas même à Milord. Ce matin je lui ai ſerré la main quand il eſt venu demander ſi j'avois dormi, & au lieu de répondre : jeune homme, lui ai-je dit, ſi

jamais vous intéreſſez le cœur d'une femme vraiment tendre & ſenſible, & que vous ne ſentiez pas dans le vôtre que vous pourrez payer toute ſa tendreſſe, tous ſes ſacrifices, éloignez-vous d'elle, faites-vous en oublier, ou croyez que vous l'expoſez à des malheurs ſans nombre, & vous même à des regrets affreux & éternels. Il eſt reſté penſif auprès de moi, & une heure après me rappellant ce que j'avois dit un jour des différentes raiſons que votre fille pouvoit avoir de ne plus vivre avec nous dans une eſpèce de retraite, il m'a demandé ſi je croyois qu'elle eût du penchant pour quelqu'un. Je lui ai répondu que je l'avois ſoupçonné. Il m'a demandé ſi c'étoit pour lui. Je lui ai répondu que quelquefois je l'avois cru. Si cela eſt, m'a-t-il dit, c'eſt bien dommage que Mademoiſelle Cécile ſoit une fille ſi bien née, car de me marier à mon âge on n'y peut pas penſer. Encore une fois cela ne ſignifie rien. Je n'ai jamais rien dit ni rien penſé de pareil, j'aurois en tout tems préféré Caliſte à ma liberté comme à une couronne, & cependant qu'ai-je fait pour elle ? Souvent on a tout fait pour celle pour laquelle on croyoit qu'on ne feroit rien.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

QUEL intérêt pouvez-vous prendre, Madame, au ſort de l'homme du monde le plus malheureux en effet, mais le plus digne de ſon malheur ! Je me revois ſans ceſſe dans le paſſé, ſans pouvoir me comprendre. Je ne ſai ſi tous les malheureux déchus par degré de la place où le ſort les avoit mis, ſont comme moi ; en ce cas-là je les plains bien. Jamais l'échaffaut ſur lequel périt Charles premier ne m'a donné autant de pitié pour lui que la comparaiſon que j'ai faite aujourd'hui entre lui & moi. Il me ſemble que je n'ai rien fait de ce qu'il auroit été naturel de faire. J'aurois dû l'épouſer ſans demander un conſentement dont je n'avois pas beſoin. J'aurois dû l'empêcher de promettre qu'elle ne m'épouſeroit pas ſans ce conſentement. Si mille efforts n'avoient pu fléchir mon père, j'aurois dû en faire ma maîtreſſe, & pour elle & moi ma femme quand tout ſon cœur le demandoit malgré elle, & que je le voyois malgré ſes paroles. J'aurois dû l'entendre lorſqu'ayant écarté tout le monde, elle voulut m'empêcher de la quit-

ter. Revenu chez elle, j'aurois dû briſer ſa porte; le lendemain, la forcer à me revoir, ou du moins courir après elle quand elle m'eut échappé. Je devois reſter libre & ne pas lui donner le chagrin de croire que j'avois donné ſa place d'avance; qu'elle avoit été trahie, ou qu'elle étoit oubliée. L'ayant retrouvée j'aurois dû ne la plus quitter; être au moins auſſi prompt, auſſi zélé que ſon fidèle James, peut-être ne l'aurois-je pas laiſſé ſortir ſeule de ce carroſſe; peut-être James m'auroit-il caché auprès d'elle; peut-être l'aurois-je pu ſervir avec lui: j'étois inconnu à tout le monde dans la maiſon de ſon bienfaiteur. Et cette automne encore, & cet hiver.... Je ſavois que ſon mari l'avoit fui; que n'allois-je, au lieu de rêver à elle au coin de votre feu, ſoigner avec elle ſon protecteur, ſoulager ſes peines, partager ſes veilles; la faire vivre à force de careſſes & de ſoins, ou au moins pour prix d'une paſſion ſi longue & ſi tendre, lui donner le plaiſir de me voir en mourant, de voir qu'elle n'avoit pas aimé un automate inſenſible; & que ſi je n'avois pas ſu l'aimer comme elle le méritoit, je ſaurois la pleurer! Mais c'eſt trop tard, mes

regrets ſont auſſi venus trop tard, & elle les ignore. Elles les a ignorés, faut-il dire : il faut bien avoir enfin le courage de la croire morte ; s'il y avoit eu quelque retour d'eſpérance, elle auroit voulu adoucir l'impreſſion de ſa lettre, car elle, elle ſavoit aimer. Me voici donc ſeul ſur la terre. Ce qui m'aimoit n'eſt plus. J'ai été ſans courage pour prévenir cette perte ; je ſuis ſans force pour la ſupporter.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

MADAME,

AYANT appris que vous comptez partir demain, je voulois avoir l'honneur de vous aller voir aujourd'hui pour vous souhaiter, ainsi qu'à Mademoiselle Cécile, un heureux voyage, & vous dire que le chagrin de vous voir partir n'est adouci que par la ferme espérance que j'ai de vous revoir l'une & l'autre, mais je ne puis quitter mon parent, l'impression que lui a fait une lettre arrivée ce matin a été si vive, que M. Tissot m'a absolument défendu de le quitter, ainsi qu'à son Domestique. Celui qui a apporté la lettre ne le quitte pas non plus, mais il est presqu'aussi affligé que lui, & je crois qu'il se tueroit lui-même plutôt qu'il ne l'empêcheroit de se tuer. Je vous supplie, Madame, de me conserver des bontés dont j'ai senti le prix plus encore peut-être que vous ne l'avez cru, & dont ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ÉDOUARD * *.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

CELLE qui vous aimoit tant eſt morte avant hier au ſoir. Cette manière de la déſigner n'eſt pas un reproche que je lui fais : il y avoit long-temps que je lui avois pardonné, & dans le fond elle ne m'avoit pas offenſé. Il eſt vrai qu'elle ne m'avoit pas ouvert ſon cœur, je ne ſais ſi elle l'auroit dû, & quand elle me l'auroit ouvert il n'eſt pas bien sûr que je ne l'euſſe pas épouſée, car je l'aimois paſſionnément. C'eſt la plus aimable, & je puis ajouter qu'à mes yeux, & pour mon cœur, c'eſt la ſeule aimable femme que j'aye connue. Si elle ne m'a pas averti, elle ne m'a pas non plus trompé, mais je me ſuis trompé moi-même. Vous ne l'aviez pas épouſée ; étoit-il croyable que vous aimant elle n'eût pas ſu ou voulu vous déterminer à l'épouſer ? Vous ſavez ſans doute combien je fus cruellement déſabuſé ; & quoiqu'à préſent je me repente d'avoir témoigné tant de reſſentiment & de chagrin ; je ne puis même encore aujourd'hui m'étonner de ce que perdant à la fois la perſuaſion d'en être aimé, & l'eſpérance d'avoir

un enfant dont elle auroit été la mère, j'ai manqué de modération. Heureuſement, il eſt bien sûr que ce n'eſt pas cela qui l'a tuée. Ce n'eſt certainement pas moi qui ſuis cauſe de ſa mort, & quoique j'aye été jaloux de vous j'aime encore mieux à préſent être à ma place qu'à la vôtre. Rien ne prouve cependant que vous ayez des reproches à vous faire, & je vous prie de ne pas prendre mes paroles dans ce ſens-là. Vous me trouveriez, & avec raiſon, injuſte & témeraire auſſi bien que cruel, car je vous ſuppoſe très-affligé.

Le même jour que Mts. M*** vous écrivit ſa dernière lettre, elle m'écrivit pour me prier de la venir voir. Je vins ſans perdre un inſtant; je trouvai ſa maiſon comme d'une perſonne qui ſe porte bien, & elle-même aſſez bien en apparence, excepté ſa maigreur. Je fus bien aiſe de pouvoir lui dire qu'elle ne me paroiſſoit pas auſſi mal qu'elle le croyoit; mais elle me dit en ſouriant que j'étois trompé par un peu de rouge qu'elle mettoit dès le matin, & qui avoit déjà épargné quelques larmes à Fanny, & quelques ſoupirs à James. Je vis le ſoir les petites filles qu'elle fait élever; elles chantèrent, & elle les accompagna de l'orgue: c'étoit une muſique touchante, & telle à-peu-

près que j'en ai entendu en Italie dans quelques Egliſes. Le lendemain matin elles chantèrent d'autres hymnes du même genre, cette muſique finiſſoit & commençoit la journée. Enſuite Mlle. M*** me lut ſon teſtament, me priant, ſi je voulois qu'elle y changeât quelque choſe de le lui dire librement, mais je n'y trouvai rien à changer. Elle donne ſon bien aux pauvres, de cette manière. La moitié, qui eſt le capital de trois cent pièces de rente, ſera à perpétuité entre les mains des Lords Maires de Londres, pour faire apprendre à trois petits garçons, tirés chaque année de l'hôpital des enfans trouvés, le métier de pilote, de charpentier ou d'ébéniſte. La première de ces profeſſions, dit-elle, ſera choiſie par les plus hardis, la ſeconde par les plus robuſtes, la troiſième par les plus adroits. L'autre moitié de ſon bien ſera entre les mains des Evêques de Londres, qui devront tirer chaque année deux filles de l'hôpital de la Madeleine, & les aſſocier à des marchandes bien établies en donnant à chacune cent cinquante pièces à mettre dans le commerce auquel on les aſſociera ; elle recommande cette fondation à la piété & à la bonté de l'Evêque, de ſa

femme & de ſes parentes. Sur les cinq mille pièces dont je lui avois fait préſent, elle n'a voulu diſpoſer que de mille en faveur de Fanny, & de cinq cent en faveur de James; cependant le bien de ſon oncle qu'elle m'a apporté en mariage vaut au moins trente-cinq mille pièces.

Elle m'a prié de garder Fanny, diſant que je lui ferois honneur par là auſſi bien qu'à une fille qui méritoit cet honneur, & qui n'ayant jamais ſervi à rien que d'honnête, ne devoit pas être ſoupçonnée du contraire. Elle donne ſes habits & ſes bijoux à Miſtriſs *** de Norfolk, ſa maiſon de Bath, & tout ce qu'il y a dedans, à Sir Harry B. Elle veut que ſes funérailles payées, ſon argent comptant, & le reſte de ſon revenu de cette année ſoit diſtribué par égales portions aux petites filles & aux domeſtiques qu'elle avoit outre James & Fanny. S'étant aſſurée qu'il n'y avoit rien dans ce teſtament qui me fit de la peine, ni qui fût contraire aux loix, elle m'a fait promettre, ainſi qu'à deux ou trois amis de Lord L. & de ſon oncle, de faire enſorte qu'il fût ponctuellement exécuté; après cela elle a continué à mener ſa vie ordinaire autant que ſes

forces,

forces, qui diminuoient tous les jours pouvoient le lui permettre, & nous avons plus causé ensemble que nous n'avions jamais fait auparavant. En vérité, Monsieur, j'aurois donné tout au monde pour la conserver, la tenir en vie, fut-ce dans l'état où je la voyois, & passer le reste de mes jours avec elle.

Beaucoup de gens ne vouloient pas la croire aussi malade qu'elle l'étoit, & on continuoit à lui envoyer, comme on avoit fait tout l'hiver, beaucoup de pièces en vers qui lui étoient adressées, tantôt sous le nom de Calisse, tantôt sous celui d'Aspasie; mais elle ne les lisoit plus. Un jour je lui parlois du plaisir qu'elle devoit avoir en se voyant estimée de tout le monde. Elle m'assura qu'ayant été autrefois fort sensible au mépris, elle ne l'étoit jamais devenue à l'estime. Mes juges ne sont, dit-elle, que des hommes & des femmes; c'est-à-dire, ce que je suis moi-même, & je me connois bien mieux qu'ils ne me connoissent. Les seuls éloges qui m'ayent fait plaisir sont ceux de l'oncle de Lord L. Il m'aimoit sur le pied d'une personne telle que selon lui on devoit être, & s'il avoit eu à changer d'opinion cela l'auroit

fort dérangé. J'en aurois été fâchée comme de mourir avant lui. Il avoit beſoin en quelque ſorte que je vécuſſe, & beſoin de m'eſtimer.

On ne l'a jamais veillée. J'aurois voulu coucher dans ſa chambre, mais elle me dit que cela la gêneroit. Le lit de Fanny n'étoit ſéparé du ſien que par une cloiſon qui s'ouvroit ſans effort & ſans bruit : au moindre mouvement Fanny ſe réveilloit & donnoit à boire à ſa maîtreſſe. Les dernières nuits je pris ſa place, non qu'elle ſe plaignît d'être trop ſouvent réveillée, mais parce que la pauvre fille ne pouvoit plus entendre cette voix ſi affoiblie, cette haleine ſi courte ſans fondre en larmes. Cela ne me faiſoit certainement pas moins de peine qu'à elle; mais je me contraignois mieux. Avant hier, quoique Mrs. M*** fût plus oppreſſée, & plus agitée qu'auparavant, elle voulut avoir ſon concert du mercredi comme à l'ordinaire; mais elle ne put ſe mettre au claveſſin. Elle fit exécuter des morceaux du Meſſiah de Hendel, d'un Miſerere qu'on lui avoit envoyé d'Italie, & du Stabat Mater de Pergoleſe. Dans un intervalle elle ôta une bague de ſon doigt,

& elle me la donna. Enſuite elle fit appeller James, lui donna une boîte qu'elle avoit tirée de ſa poche, & lui dit portez-là lui vous-même, & s'il ſe peut reſtez à ſon ſervice. C'eſt la place, & dites le lui James, que j'ai long-temps ambitionnée pour moi. Je m'en ſerois contentée. Après avoir eu quelques momens les mains jointes & les yeux levés au ciel elle s'eſt enfoncée dans ſon fauteuil, & a fermé les yeux. Je lui ai demandé, la voyant très-foible, ſi elle vouloit que je fiſſe ceſſer la muſique, elle m'a fait ſigne que non, & a retrouvé encore des forces pour me remercier de ce qu'elle appelloit mes bontés. La pièce finie, les muſiciens ſont ſortis ſur la pointe des pieds, croyant qu'elle dormoit, mais ſes yeux étoient fermés pour toujours.

Ainſi a fini votre Caliſte; les uns diront comme une payenne, les autres comme une ſainte; mais les cris de ſes Domeſtiques, les pleurs des pauvres, la conſternation de tous le voiſinage, & la douleur d'un mari qui croyoit avoir à ſe plaindre, diſent mieux que des paroles ce qu'elle étoit.

En me forçant, Monſieur, à vous faire ce récit ſi triſte, j'ai cru en quelque ſorte lui

complaire & lui obéir ; par le même motif, par le même tendre respect pour sa mémoire, si je ne puis vous promettre de l'amitié, j'abjure au moins tout sentiment de haine.

Fin de la seconde Partie.

ERRATA

Pour la ſeconde Partie.

PAGE 8, ligne 18, circonſtance; *liſez* circonſtances.

Page 23, ligne 2, plus de raiſon; *liſez* plus de raiſons.

Page 26, ligne 9, les rapports, *liſez* ces rapports.

Page 31, ligne, du Duc de Cumberland, *liſez* du feu Duc de Cumberland.

Page 32, ligne 13, & demeurant avec elle tantôt chez lui à la campagne, tantôt à Londres chez le Général D ** ſon oncle. Il eut encore quatre ans de vie & le bonheur; *liſez* ſon oncle, il eut encore, &c.

Page 32, ligne 16, Inflamation; *liſez* inflamation.

Page 33, ligne derniere, contractée, *liſez* contracté.

Page 43, ligne 5, mettez un point après *hardie.*

Page 44, ligne 8, d'un l'homme; *liſez* d'un homme.

Page 49, ligne 15, Démoſtene; *liſez* Démoſthene.

Page 49, ligne 6, châpeau; *liſez* chapeau ſans accent circonflexe.

Page 51, ligne 15, d'une ſemme; *liſez* d'une femme.

Page 53, ligne 11, ſuppoſé que vous voyés; *liſez* voyiez.

Page 57, ligne 23, d'un femme; *liſez* d'une femme.

Page 68, ligne 6, aux aupparences, *liſez* aux apparences.

Ibid. un ſi belle réforme; *liſez* une ſi belle.

Page 76, lig. 20, me ſuppoſa de vues; *liſez* des vues.

Page 77, lig. 13, que nous nous ſommes; *liſez* que nous ſommes.

Page 80, lig. 8, à grand pas, *liſez* à grands pas.

Page 81, lig. 2, ſi vous aviés y été; *liſez* ſi vous y aviés été.

Page 85, lig. 4, que je ne me décidai pas; *liſez* que je ne me ſois pas décidé.

Idib. ligne 11, Je ſavois que ſa femme de chambre étoit allez; *liſez* étoit allée.

Page 93, ligne 9, devinfiés ; *lisez* devinfiés.

Page 96, ligne 6, elle & mois ; *lisez* elle & moi.

Page 106, ligne 19, milles recherche ; *lisez* mille recherches.

Page 135, ligne 5, Je ne me fuis accoutumée ; *lisez* accoutumé.

2163233